



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Phys. m.      Villars  
401<sup>h</sup> - 1/2

*[Handwritten scribbles and illegible text]*

<36607276840018

<36607276840018

7

Bayer. Staatsbibliothek



LE COMTE  
DE  
GABALIS,  
OU  
ENTRETIENS  
SUR  
LES SCIENCES  
SECRETES.

NOUVELLE EDITION,  
AUGMENTÉE des Genies assistans & des  
Gnomes irréconciliables.

*de M. de Villars*  
Par l'Abbé DE VILLARS.

---

Quod tanto impendio absconditur, etiam solum-  
modo demonstrare, destruere est. Tertull.

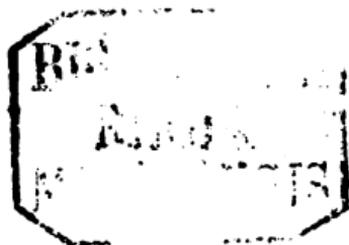
---



A LONDRES,  
Chez les Freres VAILLANT.

---

M. DCC. XLII.



**Bayrische  
Staatsbibliothek  
München**



ROYAUME DE FRANCE  
BIBLIOTHEQUE  
MONASTIQUE

LE COMTE

DE

GABALIS,

OU

ENTRETIENS

Sur les Sciences secretes.

---

PREMIER ENTRETIEN

*sur les Sciences secretes.*

**E**VANT Dieu soit l'a-  
**D**me de Monsieur le Comte  
de GABALIS: on m'écrit  
qu'il vient de mourir d'apoplexie.  
Messieurs les Curieux ne manqueront  
pas de dire que ce genre de mort est  
ordinaire à ceux qui ménagent mal les

Partie I,

A

secrets des Sages , & que depuis que le Bien-heureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son testament , un Ange exécuteur n'a jamais manqué de toidre promptement le col à tous ceux qui ont indiscretement révelé les Mysteres Philosophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas légèrement ce sçavant Homme , sans être éclaircis de sa conduite. Il m'a tout découvert , il est vrai ; mais Il ne l'a fait qu'avec toutes les circonspections Cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire , qu'il étoit grand zelateur de la Religion de ses Peres les Philosophes , & qu'il cût souffert le feu plutôt que d'en profaner la sainteté , en s'ouvrant à quelque Prince indigne , à quelque ambitieux , ou à quelque incontinent ; trois fortes de gens excommuniés de tout tems par

les Sages. Par bonheur je ne suis pas Prince, j'ai peu d'ambition, & on verra dans la suite que j'ai même un peu plus de chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avoüer à tous ceux qui voudroient blâmer Monsieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étois un Sujet assez propre aux Sciences secrètes. Il est vrai que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès; mais ce peu que j'en ai n'avoit garde de le rebuter. Vous avez, m'a-t-il dit cent fois, Saturne dans un angle, dans sa maison, & retrograde; vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être; car le plus Sage de tous les hommes, comme nous le sçavons dans la Cabale, avoit,

comme vous , Jupiter dans l'Ascendant ; cependant on ne trouve pas qu'il ait ri une seule fois dans toute sa vie , tant l'impression de son Saturne étoit puissante , quoiqu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne , & non pas à Monsieur le Comte de Gabalis , que Messieurs les Curieux doivent s'en prendre , si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir , le Comte n'en est pas cause ; & si je n'ai pas assez de grandeur d'ame , pour essayer de devenir le maître de la Nature , de renverser les Elémens , d'entretenir les Intelligences suprêmes , de commander aux Demons , d'engendrer des Geans , de créer de nouveaux Mondes , de parler à Dieu dans son trône redoutable , & d'obliger le

Cherubin , qui deffend l'entrée du Paradis terrestre , de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées : c'est moi , tout au plus , qu'il faut blâmer ou plaindre ; il ne faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet Homme rare , & dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que , comme les armes sont journalieres , il ait succombé dans quelque combat avec quelque lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le thrône enflammé , il n'aura pû se tenir de le regarder en face ; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en aparence suivant la coutume des Philosophes , qui font semblant de mourir en un lieu , & se transplantent en un autre. Quoiqu'il en soit , je ne puis croire que la maniere dont il m'a con-

fié ses trefors , mérite châtiment. Voici comme la chose s'est passée.

Le sens commun m'ayant toujours fait soupçonner qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences secretes , je n'ai jamais été tenté de perdre le tems à feüilleter les livres qui en traitent ; mais aussi ne trouvant pas bien raisonnable de condamner , sans sçavoir pourquoi , tous ceux qui s'y adonnent , qui souvent sont gens Sages d'ailleurs , sçavans la pluspart , & faisant figure dans la robe & dans l'épée ; je me suis avisé , pour éviter d'être injuste , & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse , de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences , avec tous ceux que j'ai pû aprendre qui en sont touchés. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avois même esperé. Comme tous ces Messieurs ,

quelque Myfterieux & quelque refer-  
vés qu'ils se piquent d'être , ne deman-  
dent pas mieux que d'étaler leurs ima-  
ginations , & les nouvelles découver-  
tes qu'ils prétendent avoir fait dans la  
Nature : je fus en peu de jours confi-  
dent des plus confiderables d'entr'eux ;  
j'en avois toujours quelqu'un dans mon  
cabinet , que j'avois , à deffein , garni  
de leurs plus fantaſques Auteurs : il ne  
paffoit point de Sçavant étranger , que  
je n'en euſſe avis ; en un mot , à la ſcien-  
ce près , je me trouvai bien-tôt grand  
Personnage. J'avois pour compagnons  
des Princes , des grands Seigneurs , des  
Gens de robe , de belles Dames , des  
laides auffi ; des Docteurs , des Prelats ,  
des Moines , des Nonains , enfin des  
gens de toute eſpece. Les uns en vou-  
loient aux Anges , les autres au diable ,  
les autres à leur genie , les autres aux

Incubes , les autres à la guérison de tous maux , les autres aux Astres , les autres aux secrets de la Divinité , & presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands secrets , & surtout la Pierre Philosophale , sont de difficile recherche , & que peu de gens les possèdent : mais ils avoient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes , pour se croire du nombre des Elûs. Heureusement les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand , grand Seigneur & grand Cabaliste , de qui les terres sont vers les frontieres de Pologne. Il avoit promis par lettre aux enfans des Philosophes , qui sont à Paris , de venir les visiter , & de passer en France allant en Angleterre. J'eus la commission de faire reponse à la lettre de ce grand Homme ;

je lui envoyai la figure de ma nativité , afin qu'il jugeât si je pouvois aspirer à la suprême Sageſſe. Ma figure & ma lettre furent aſſez heureuſes pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre que je ſerois un des premiers qu'il verroit à Paris ; & que , ſi le Ciel ne s'y oppoſoit , il ne tiendrait pas à lui que je n'entraſſe dans la ſociété des Sa ges.

Pour ménager mon bonheur , j'entretins avec l'illuſtre Allemand un commerce regulier. Je lui propoſai de tems en tems de grands doutes , autant raiſonnés que je le pouvois , ſur l'Harmonie du monde , ſur les Nombres de Pytagore , ſur les viſions de ſaint Jean , & ſur le premier chapitre de la Geneſe. La grandeur des matieres le raviſſoit il m'écrivoit des merveilles inouïes , & je vis bien que j'avois affaire à un hom-

me de très vigoureuse & très spacieuse imagination. J'en ai soixante ou quatre-vingt lettres d'un stile si extraordinaire , que je ne pouvois plus me refoudre à lire autre chose , dès que j'étois seul dans mon Cabinet.

J'en admirois un jour une des plus sublimes , quand je vis entrer un homme de très bonne mine , qui me saluant gravement , me dit en langue Françoisse & en accent étranger. *Adorez, mon fils, adorez le très bon & le très grand Dieu des Sages, & ne vous enorgüeillez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfans de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.*

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, & je commençai à douter pour la première fois si l'on n'a pas quelquefois des apparitions : toutefois

me rassurant du mieux que je pûs , & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre. Qui que vous soyez , lui dis-je , vous , de qui le compliment n'est pas de ce monde , vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre visite : mais agréez , s'il vous plaît , qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages , je sçache de quels Sages & de quel Dieu vous parlez ; & , si vous l'avez agréable , mettez-vous dans ce fauteüil , & donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu , ces Sages , cette Compagnie , ces Merveilles de Toute-puissance , & après ou devant tout cela à quelle espece de creature j'ai l'honneur de parler.

Vous me recevez très sagement , Monsieur , reprit-il en riant , & prenant le fauteüil que je lui presentois ,

vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous dirai pas d'aujourd'hui , s'il vous plaît. Le compliment que je vous ai fait sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont résolu d'ouvrir leur cœur , & de découvrir leurs Myſteres. J'ai crû qu'étant auffi ſçavant que vous m'avez paru dans vos lettres , cette ſalutation ne vous ſeroit pas inconnuë , & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah ! Monsieur , m'écriai-je , me ſouvenant que j'avois un grand rôle à jouer , comment me rendrai-je digne de tant de bontés ? Est-il poſſible que le plus grand de tous les hommes ſoit dans mon cabinet , & que le grand Gabalis m'honore de ſa viſite ?

Je ſuis le moindre des Sages , repartit-il

dit-il d'un air serieux , & Dieu , qui dispense les lumieres de sa Sagesse avec le poids & la mesure qu'il plaît à la Souveraineté , ne m'en a fait qu'une part très petite en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espere que vous pourrez les égaler quelque jour , si j'ose en juger par la figure de votre nativité , que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : mais vous voulez bien que je me plaigne à vous , Monsieur , ajouta-t-il en riant , de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme.

Ah ! non pas pour un phantôme , lui dis-je ; mais je vous avoue , Monsieur , que me souvenant tout à coup de ce que Cardan raconte , que son pere fut un jour visité dans son étude par sept inconnus , vêtus de diverses couleurs , qui lui tinrent des propos assez

bizarres de leur nature & de leur emploi . . . . Je vous entens , interrompit le Comte : c'étoit des Sylphes dont je vous parlerai quelque jour , qui sont une espece de substances aériennes , qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les livres d'Averroës qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan est un étourdi d'avoir publié cela dans ses subtilités ; il avoit trouvé ces memoires-là dans les papiers de son Pere , qui étoit un des nôtres ; & qui , voyant que son fils étoit naturellement babillard , ne voulut lui rien apprendre de grand , & le laissa amuser à l'Astrologie ordinaire , par laquelle il ne sçût prévoir seulement que son fils seroit pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe. Injure, repris-je ! Quoy , Monsieur , serois-je assez malheureux ,

pour . . . . Je ne m'en fâche pas , interrompit-il , vous n'êtes pas obligé de sçavoir que tous ces esprits élémentaires sont nos Disciples ; qu'ils sont trop heureux , quand nous voulons nous abaisser à les instruire ; & que le moindre de nos Sages est plus sçavant & plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelqu'autrefois ; il me suffit aujourd'huy d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez , mon fils , de vous rendre digne de recevoir les lumieres Cabalistiques ; l'heure de votre régénération est arrivée : il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui , qui seul a la puissance de créer des cœurs nouveaux , de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ai à vous apprendre , & de m'inspirer de ne

vous rien taire de nos Myſteres. Il ſe leva lors , & m'embraſſant ſans me donner le loisir de lui répondre: Adieu, mon fils , pourſuivit-il, j'ai à voir nos Compagnons qui ſont à Paris , après quoi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant , *veillez , priez , eſperez , & ne parlez pas.*

Il ſortit de mon cabinet en diſant cela. Je me plaignis de ſa courte viſite en le reconduiſant , & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner ſi tôt , après m'avoir fait entrevoir une étincelle de ſes lumieres. Mais m'ayant aſſuré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente : il monta dans ſon caroſſe , & me laiſſa dans une ſurpriſe que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux ni à mes oreilles ; Je ſuis ſûr , diſois-je , que cet homme eſt de gran-

de qualité , qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine ; il patoit d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalierement. Serait-il Sorcier en effet , & me serois-je trompé jusqu'ici en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais aussi , s'il est des Sorciers , sont-ils aussi devots que celui-cy paroît l'être ?

Je ne comprenois rien à tout cela ; je résolus pourtant d'en voir la fin ; quoique je prévissse bien qu'il y auroit quelques Sermons à essuyer , & que le Demon , qui l'agitoit , étoit grandement Moral & Prédicateur.



## SECOND ENTRETIEU

*sur les Sciences secretes.*

**L**E Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Priere : & le lendemain , dès le point du jour , il me fit sçavoir par un billet , qu'il viendrait chez moi sur les huit heures ; & que , si je le voulois bien , nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis : il vint , & après les civilités reciproques ; Allons , me dit-il , à quelque lieu où nous soyons libres , & où personne ne puisse interrompre notre entretien. Ruel , lui dis-je , me paroît assez agréable & assez solitaire. Allons-y donc , reprit-il. Nous montâmes en carosse. Durant le chemin j'observois mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un

si grand fond de satisfaction qu'il en paroïssoit en toutes ses manieres. Il avoit l'esprit plus tranquille & plus libre qu'il ne sembloit qu'un Sorcier le pût avoir. Tout son air n'étoit point d'un homme à qui sa conscience reprochât rien de noir ; & j'avois une merveilleuse impatience de le voir entrer en matiere , ne pouvant comprendre comment un homme , qui me paroïssoit si judicieux & si accompli en toute autre chose , s'étoit gâté l'esprit par les visions , dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit blessé. Il me parla divinement de la politique , & fut ravi d'entendre que j'avois lû ce que Platon en a écrit. Vous auez besoin de tout cela quelque jour , me dit-il , un peu plus que vous ne croyez : & si nous nous accordons aujourd'hui , il n'est pas impossible qu'avec le tems

vous mettiez en usage ces sages maxim es. Nous entrions alors à Ruel : nous allâmes au jardin ; le Comte dédaigna d'en admirer les beautés , & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit desirer ; Je louë , s'écria-t-il , levant les yeux & les bras au Ciel , je louë la Sageffe éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux , mon fils ! si elle a la bonté de mettre dans votre ame les dispositions que ces hauts Mysteres demandent de vous. Vous allez aprendre à commander à toute la Nature ; Dieu seul sera votre Maître , & les Sages seuls feront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéir à vos desirs ; les Demons n'oseront se trouver où vous serez ; votre voix les

fera trembler dans le puit de l'abîme , & tous les Peuples invisibles , qui habitent les quatre Elémens , s'estimeront heureux d'être les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore , ô grand Dieu ! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire , & de l'avoir établi souverain Monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous , mon fils , ajouta-t-il se tournant vers moi , sentez-vous cette ambition héroïque , qui est le caractère certain des Enfans de Sagesse ? Osez-vous desirer de ne servir qu'à Dieu seul , & de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'est qu'être homme , & ne vous ennuye-t-il point d'être esclave , puisque vous êtes né pour être souverain ? Et si vous avez ces nobles pensées , comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter ,

considerez meurement si vous aurez le courage & la force de renoncer à toutes choses qui peuvent être un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né ? Il s'arrêta là , & me regarda fixement , comme attendant ma réponse , ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait esperer que nous entrerions bien-tôt en matiere , autant en desesperai-je par ses dernieres paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya , & je ne doutai point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi ne sçachant comme me tirer de ce mauvais pas ; Renoncer , lui dis je , Monsieur , quoi faut-il renoncer à quelque chose ? Vraiment , reprit-il , il le faut bien ; & il le faut si nécessairement , qu'il faut commencer

par là. Je ne sçai si vous pourrez vous y resoudre : mais je sçai bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au peché , comme elle n'entre point dans une ame prevenüë d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie , si vous ne renoncez dès à present à une chose qui ne peut compatir avec la Sagesse. *Il faut* , ajoûta-t-il tout bas en se baissant à mon oreille , *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez , Monsieur , m'écriai-je , vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendois que vous me proposeriez quelque'étrange renonciation ; mais puisque ce n'est qu'aux femmes que vous en voulez : l'affaire est faite dès long-tems ; je suis assez chaste , Dieu merci. Cepen-

dant , Monsieur , comme Salomon étoit plus Sage que je ne serai peut-être , & que toute sa Sagesse ne pût l'empêcher de se laisser corrompre : dites-moi , s'il vous plaît quel expedient vous prenez , vous autres Messieurs , pour vous passer de ce sexe-là ? & quel inconvenient il y auroit que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve.

Vous me demandez là de grandes choses ; repartit-il en consultant en lui-même s'il devoit repondre à ma question. Pourtant , puisque je vois que vous vous détacherez des femmes sans peine , je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples : & vous connoîtrez dès-là dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

Quand

Quand vous serez enrôlé parmi les Enfans des Philosophes, & que vos yeux seront fortifiés par l'usage de la très sainte Médecine; vous découvrirez d'abord, que les Elémens sont habités par des creatures très parfaites, dont le peché du malheureux Adam a ôté la connoissance & le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cette espace immense qui est entre la Terre & les Cieux a des habitans bien plus nobles que les oiseaux & les mouches; ces Mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les Dauphins & les Baleines; la profondeur de la Terre n'est pas pour les taupes seules; & l'Elément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air est plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure hu-

maine , un peu fiers en apearance ; mais dociles en effet : grands amateurs des Sciences , subtils , officieux aux Sages , & ennemis des fots & des ignorans. Leurs femmes & leurs filles font des beautés mâles , telles qu'on dépeint les Amazones. Comment , Monsieur , m'écriai-je , est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariés.

NE vous gendarmez pas , mon fils , pour si peu de chose ; repliqua-t-il. Croyez que tout ce que je vous dis est solide & vrai ; ce ne sont icy que les élémens de l'ancienne Cabale , & il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux ; mais recevez avec un esprit docile la lumière que Dieu vous envoie par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir oüï sur ces matieres dans les écoles des ignorans , ou vous auriez le déplaisir ;

O

A. M. M. A.

quand vous seriez convaincu par l'expérience ; d'être obligé d'avouer que vous vous êtes opiniâtre mal à propos.

Ecoutez donc julqu'à la fin, & sçavez que les mers & les fleuves sont habités de même que l'air ; les anciens Sages ont nommé Ondiens ou Nymphes, cette espèce de Peuples. Ils sont peu de mâles, & les femmes y sont en grand nombre ; leur beauté est extrême, & les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La Terre est remplie presque julqu'au centre, de Gnomes, gens de petite stature, gardiens des trésors des mines, & des pierres. Ceux-cy sont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fournissent aux enfans des Sages tout l'argent qui leur est nécessaire, & ne demandent guères pour prix de leur service, que

la gloire d'être commandés. Les Gnomides, leurs femmes, sont petites, mais fort agréables, & leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammés de la région du feu, ils servent aux Philosophes, mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie ; & leurs filles & leurs femmes se font voir rarement. Elles ont raison, interrompis-je, & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi dit le Comte, pourquoy, Monsieur, repris-je, & qu'ai-je affaire de converser avec une aussi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle. Vous avez tort, repliqua-t-il, c'est l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans; les femmes des Salamandres sont belles, & plus belles même que toutes les autres, puisqu'elles sont d'un Élément plus pur. Je ne

vous en parlois pas; & je passois suet  
 cinctement la description de ces Peu-  
 ples, & de ce que vous les verrez vous  
 même à loisir; & facilement, si vous  
 en avez la curiosité. Vous verrez leurs  
 habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur  
 police, leurs loix admirables. Vous se-  
 rez charmé de la beauté de leur esprit  
 encoré plus que de celle de leur corps;  
 mais vous ne pourrez vous empêcher  
 de plaindre ces misérables, quand ils  
 vous diront que leur ame est mortelle;  
 & qu'ils n'ont point d'esperance en la  
 jouissance éternelle de l'Estre suprême  
 qu'ils connoissent; & qu'ils adorent  
 religieusement. Ils vous diront, qu'é-  
 tant composés des plus pures parties de  
 l'Élément, qu'ils habitent; & n'ayant  
 point en eux des qualités contraires;  
 puisqu'ils ne sont faits que d'un Élé-  
 ment; ils ne meurent qu'après plusieurs

siècles : mais qu'est-ce que le tems au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort ; & nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Pères les Philosophes, parlant à Dieu face à face, se plainquirent à lui du malheur de ces Peuples : & Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla qu'il n'étoit pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira que de même que l'Homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité ; les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes, & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'Homme, peuvent être faits participants de l'immortalité. Ainsi une Nymphe ou une Sylphide devient immortelle & capable de sa

béatitude à laquelle nous aspirons , quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage : & un Gnome ou un Sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles.

De là naquit l'erreur des premiers siècles, de Tertulien, du Martyr Justin, de Lactance, Cyprien, Clement d'Alexandrie, d'Athenagore Philosophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce tems-là. Ils avoient appris que ces demi-Hommes Elementaires avoient recherché le commerce des filles, & ils ont imaginé de là que la chute des Anges n'étoit venuë que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les femmes. Quelques Gnomes, desirux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, & leur avoient apportés des pierres dont ils font gar-

diens naturels & ces Auteurs ont été, s'appuyant sur le livre d'Ezechiel mal entendu, que c'étoit les pièges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement ces Enfans du Ciel engendrerent les Géans fameux, s'étant fait aimer aux filles des Hommes & les mauvais Cabalistes Joseph & Philon, comme tous les Juifs sont ignorans & après eux tous les Auteurs que j'ai nommés tout à l'heure ont dit ainsi, bien qu'Origene & Macrobe, qui étoit des Anges, & n'ont pas sçû que c'étoit les Sylphes & les autres Peuples des Elémens, qui sous le nom d'enfans d'Eloim, sont distingués des enfans des Hommes. De même ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point décider touchant les poursuites que ceux qu'on appelloit Faunes,

ou Satyres faisoient aux Africaines de son tems ; est éclairci par ce que je viens de dire , du desir qu'ont tous ces habitans des Elémens de s'allier aux hommes , comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Abhorrés Sages n'ont gardé d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers Anges , non plus que de soumettre assez les Hommes à la puissance du Demon , pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes & des Sylphes , dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eût jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites , bien loin de scandaliser les Philosophes , nous ont paru si justes , que nous avons tous résolu , d'un commun ac-

cord , de renoncer entièrement aux femmes , & de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes & les Sylphides.

O Dieu , me récriai-je , qu'est-ce que j'entens ? jusqu'où va la fin ? Oui , mon fils , interrompit le Comte , admettez jusqu'où va ta félicité Philosophique ! pour des femmes dont les foibles appas se passent en peu de jours , & sont suivis de rides horribles , les Sages possèdent des beautés qui ne vieillissent jamais , & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoissance de ces Maîtresses invisibles , & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable , qui s'applique à les immortaliser.

Ah ! Monsieur , je renonce , m'écriai-je encore une fois. Oui , mon

filz , poursuivit-il derechef , sans me donner le loisir d'achever. Renoncez aux inutiles & fades plaisirs , qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus belle d'entr'elles est horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassemens. Misérables, ignorans , que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philosophiques.

Misérable Comte de Gabalis , interrompis-je d'un accent mêlé de colere & de compassion , me laisserez-vous dire enfin ; que je renonce à cette Sageffe insensée ; que je trouve ridicule cette visionnaire Philosophie , que je déteste ces abominables embrassemens qui vous mêlent à des phantômes ; & que je tremble pour vous , que quelqu'une de vos prétendues Sylphides ne se hâte de vous emporter

dans les Enfers au milieu de vos transports , de peur qu'un aussi honnête homme que vous , ne s'aperçoive à la fin de la folie de ce zélé chimérique , & ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh oh , repondit-il en reculant trois pas , & me regardant d'un œil de colere , malheur à vous , esprit indocile. Son action m'effraya , j'e l'avouë ; mais ce fut bien pis , quand je vis que s'éloignant de moi , il tira de sa poche un papier , que j'entrevois de loin qui étoit assez plein de caracteres que je ne pouvois bien discerner. Il lisoit attentivement , se chagrinoit , & parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques esprits pour ma ruine , & je me repentis un peu de mon zele inconsidéré. Si j'échappe à cette aventure , disois-je , jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenois les yeux sur lui comme

sur

sur un Juge qui m'alloit condamner à mort ; quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur , me dit-il en riant , & revenant à moi , il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Vous êtes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de votre siècle. Voici la figure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant & par mon entremise , ce sera quand il plaira à votre Saturne retrograde.

Ah ! si j'ai à devenir Sage , lui dis-je , ce ne sera jamais que par l'entremise du grand Gabalis ; mais ; à parler franchement , j'ai bien peur qu'il fera mal-aisé que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique. Serait-ce , reprit-il , que vous seriez assez mauvais Physicien , pour n'être pas persuadé de l'existence de ces Peuples ?

Je ne sçai , repris-je ; mais il me sembleroit toujours que ce ne seroit que Lutins travestis. En croirez-vous toujours plus à votre Nourrice , me dit-il , qu'à la raison naturelle ; qu'à Platon , Pythagore , Celse , Pfellus , Procle , Porphyre , Jamblique , Plotin , Trifinegiste , Nollius , Dornée , Fludd ; qu'au grand Philipe Aureole Theophraste Bombast Paracelse de Honeinheim , & qu'à tous nos Compagnons ?

Je vous en croirois , Monsieur , répondis-je , autant & plus que tous ces gens-là ; mais , mon cher Monsieur , ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons que je ne serai pas obligé de me fonder en tendresse avec ces Demoiselles Elémentaires ? Hélas ! reprit-il , vous êtes libre sans doute , & on n'aime pas si on ne veut : peu de Sages ont pû se défendre de leurs char-

mes ; mais il s'en est pourtant trouvé , qui , se reservans tous entiers à de plus grandes choses , comme vous le sçau- rez avec le tems , n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je ferai donc de ce nombre , repris-je , aussi- bien ne sçaurois-je me résoudre à per- dre le tems aux cérémonies que j'ai ouï dire à un Prelat , qu'il faut pratiquer pour le commerce de ces Genies. Ce Prelat ne sçavoit ce qu'il disoit , dit le Comte ; car vous verrez un jour que ce ne sont pas là des Genies ; & d'ail- leurs jamais Sage n'employa ni céré- monies ni superstition pour la familia- rité des Genies , non plus que pour les Peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les prin- cipes de la nature ; & si quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étran- ges , des caracteres & des fumigations ;

ce n'est que pour cacher aux ignorans les principes Physiques. Admirez la simplicité de la nature dans toutes ses opérations les plus merveilleuses ! & dans cette simplicité une harmonie & un concert si grand , si juste , & si nécessaire , qu'il vous fera revenir , malgré vous , de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire , nous l'apprenons à ceux de nos Disciples que nous ne voulons pas laisser tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature , & que nous ne voulons pourtant point priver de la société des Peuples Élémentaires , pour la compassion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres , comme vous l'avez déjà peut être compris , sont composés des plus subtiles parties de la sphere du feu , conglobées & organisées par l'action du feu universel , dont je

vous entretiendrai quelque jour : ainsi appelé , parce qu'il est le principe de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs atômes de l'air ; les Nymphes , des plus déliées parties de l'eau ; & les Gnomes , des plus subtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces creatures si parfaites ; parce qu'étant composée de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elémens , il renfermoit les perfections de ces quatre especes de Peuples , & étoit leur Roi naturel. Mais dès-lors que son peché l'eût précipité dans les excréments des Elémens , comme vous verrez quelque autrefois , l'harmonie fut déconcertée , & il n'eût plus de proportion , étant impur & grossier , avec ces substances si pures & si subtiles. Quel remede à

ce mal? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette souveraineté perdue? O Nature! pourquoi t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez-vous pas, mon fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'homme ces biens qu'il a perdus?

Hélas! Monsieur, repliquai-je, je suis très ignorant en toutes ces simplicités-là. Il est pourtant bien aisé d'y être sçavant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'empire sur les Salamandres : il faut purifier & exalter l'Elément du feu, qui est en nous & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; & c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, & que le divin Theophraste a découvert. Il se for-

me dans ce globe une poudre solaire ; laquelle s'étant purifiée d'elle-même , du mélange des autres Elémens ; & étant préparée selon l'art , devient en fort peu de tems souverainement propre à exalter le feu qui est en nous ; & à nous faire devenir , par maniere de dire , de nature ignée. Dès lors les habitans de la Sphere du feu deviennent nos inferieurs ; & ravis de voir retablir notre mutuelle harmonie , & que nous nous soyons rapprochés d'eux , ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables , tout le respect qu'ils doivent à l'Image & au Lieutenant de leur Createur , & tous les soins dont les peut faire aviser le desir d'obtenir de nous l'immortalité ; qu'ils n'ont pas. Il est vrai que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Elémens , ils vivent très long tems ;

ainsi ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là , mon fils ; si l'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin : peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en seroit pas de même des Sylphes , des Gnomes , & des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems , ils ont plutôt affaire de nous : aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air , conglobé d'eau ou de terre ; & le laisser exposer au Soleil un mois : puis separer les Elémens selon la science ; ce qui sur tout est très facile en l'eau & en la terre. Il est merveilleux quel aimant c'est , que chacun de ces Elémens purifiés , pour attirer Nymphes , Sylphes & Gnomes. On n'en a pas pris si peu

que rien tous les jours pendant quelques mois , que l'on voit dans les airs la republique volante des Sylphes ; les Nymphes venir en foule au rivage , & les Gardiens des tresors étaler leurs richesses. Ainsi sans caractères , sans cérémonies , sans mots barbares , on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage , qu'ils sçavent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses enfans à reparer les Elémens par les Elémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel , & peut tout dans les Elémens sans Demon & sans art illicite. Ainsi vous voyez , mon fils , que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien . . . .

Je vous admire , Monsieur , lui dis-

je , & je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur. Ah ! Dieu vous en garde , mon enfant , s'écria-t-il , ce n'est pas à ces bagatelles-là que votre Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser ; je vous ai dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages , & d'infiniment plus glorieux & plus agréables , par des procédés bien autrement Philosophiques. Je ne vous ai décrit ces manières , que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie , & pour vous ôter vos terreurs Paniques.

Graces à Dieu , Monsieur , répondis-je , je n'ai plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoique je ne me détermine pas encore à l'accommode-

ment que vous me proposez avec les Salamandres , je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre comment vous avez découvert que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vraiment , reparti-il , ils nous le disent , & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir , repliquai-je , puisque votre commerce les rend immortels. Cela seroit bon , dit-il , si le nombre des Sages égaloit le nombre de ces Peuples ; outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux , qui aiment mieux mourir , que risquer , en devenant immortels , d'être aussi malheureux qu'ils voyent que les Demons le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentimens ; car il n'y a rien qu'il ne fasse pour empêcher ces pauvres creatures de devenir immortelles par notre alliance. De sorte que je regarde , &

vous devez regarder , mon fils , comme une tentation très pernicieuse , & comme un mouvement très peu charitable , cette averfion que vous y avez.

- Au furplus , pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui est-ce qui obligea l'oracle d'Apollon de dire que tous ceux qui parloient dans les Oracles , étoient mortels aufi-bien que lui , comme Porphyre le rapporte ? Et que pensez-vous que vou-lût dire cette voix qui fut entendüe dans tous les rivages d'Italie , & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouverent fur la mer ? **LE GRAND PAN EST MORT.** C'étoit les Peuples de l'air qui donnoient avis aux Peuples des eaux , que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

- Lorsque cette voix fut entendüe ,

lui

lui dis-je , il me semble que le monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Messieurs , dont vous me prêchez le commerce , étoient donc les faux Dieux des Payens.

Il est vrai , mon fils , repartit-il. Les Sages n'ont garde de croire que le Demon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop foible pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pû persuader ces hôtes des Elémens de se montrer aux hommes , & de se faire dresser des Temples , & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Elément qu'il habite , ils troubloient l'air & la mer , ébranloient la terre , & dispensoient les feux du Ciel à leur fantaisie ; de sorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinités , tandis que le souverain

*Partie I.*

E

Estre negligea le salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en esperoit : car il est arrivé de-là que Pan , les Nymphes , & les autres Peuples Elementaires , ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour ; car il vous souvient bien que chez les Anciens , Pan étoit le Roi de ces Dieux qu'ils nommoient Dieux Incubes , & qui recherchoient fort les filles : plusieurs des Payens sont échapés au Demon , & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas , Monsieur , repris-je. Vous n'avez garde de m'entendre , continua-t-il en riant & d'un ton moqueur : voici qui vous passe , & qui passeroit aussi tous vos Docteurs , qui ne sçavent ce que c'est que la belle Physique. Voici le grand Mystere de

toute cette partie de Philosophie qui regarde les Elémens : & ce qui sûrement ôtera , si vous avez un peu d'amour pour vous-même , cette repugnance si peu Philosophique que vous me témoignez tout aujourd'huy. Sçachez donc , mon fils , & n'allez pas divulguer ce grand \* Arcane à quelque indigne ignorant. Sçachez que comme les Sylphes acquièrent une ame immortelle , par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui sont prédestinés : de même les hommes qui n'ont point de droit à la Gloire éternelle ; ces infortunés à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste ; pour lesquels le Messie n'a point été envoyé . . . .

Vous êtes donc Jansenistes aussi , Messieurs les Cabalistes , interrompis-je ? Nous ne sçavons ce que c'est , mon enfant , reprit-il brusquement , & nous

\* Terme de l'Art , pour dire secret.

dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes différentes, & les diverses Religions dont les ignorans s'infatuënt. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Peres les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais, pour reprendre notre propos, ces hommes de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune; ces malheureux enfans, que le souverain Pere a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Élémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité; s'ils sont prédestinés, ils ont le plaisir de mener au Ciel, en quittant la prison de ce corps, la Sylphide ou la Nymphé qu'ils ont immortalisée: & s'ils ne sont pas prédestinés, le

commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le Démon se vit échaper tous les Payens qui s'allierent aux Nymphes. Ainsi les Sages, ou les amis des Sages, à qui Dieu nous inspire de communiquer quelque'un des quatre secrets Elémentaires, que je vous ai appris à peu près, s'affranchissent du peril d'être damnés.

Sans mentir, Monsieur, m'écriai-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, & trouvant à propos de différer de lui dire à plein mes sentimens, jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale, que je jugeai bien, par cet échantillon, devoir être fort bizarres & récréatifs. Sans mentir, vous poussez bien avant la Sagesse! Et vous avez eu raison de dire que ceci passeroit tous nos Docteurs. Je

crois même que ceci passeroit tous nos Magistrats : & que , s'ils pouvoient découvrir qui sont ceux qui échappent au Demon par ce moyen , comme l'ignorance est inique , ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs , & leur feroient mauvais parti.

Aussi est-ce pour cela , reprit le Comte , que je vous ai recommandé , & que je vous recommande faiblement le secret. Vos Juges sont étranges ! ils condamnent une action très innocente comme un crime très noir. Quelle barbarie ! d'avoir fait brûler ces deux Prêtres que le Prince de la Mirande dit avoir connus : qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans ! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier , qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans ! Et quelle

ignorance à Bodin de la traiter de Sorciere ; de prendre sujet de son aventure d'autoriser les chimères populaires touchant les pretendus Sorciers : par un livre aussi impertinent, que celui de sa republique est raisonnable.

Mais il est tard, & je ne prends pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'est donc pour vous que vous parlez, Monsieur, lui dis-je, car pour moy je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité. Ah ! pour moy, reprit-il en riant & marchant vers la porte, il paroît bien que vous ne sçavez gueres ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, & jamais pour la necessité. J'avois une idée toute contraire de la Sagesse, repliquai-je. Je croyois que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la necessité. Vous vous abusez,

dit le Comte, combien pensez-vous que nos Sages peuvent durer sans manger ? que puis-je sçavoir, luy dis-je. Moyse & Elie s'en passerent quarante jours, vos Sages sont sans doute quelques jours moins. Le bel effort que ce feroit, reprit il. Le plus sçavant homme qui fût jamais, le Divin, le presque adorable Paracelse assure qu'il a vû beaucoup de Sages, avoir passé des vingt années sans manger quoique ce soit. Luy-même avant que d'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse, dont nous luy avons justement deféré le Sceptre ; il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demi scrupule de Quinte - essence solaire. Et si vous voulez avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger ; vous n'avez qu'à preparer la terre, comme j'ay dit qu'on peut la preparer ;

par la société des Gnomes. Cette terre appliquée sur le nombril, & renouvelée quand elle est trop sèche, fait qu'on se passe de manger & de boire sans nulle peine : ainsi que le veridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Médecine Catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les nécessités importunes, à quoi la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît ; & toute la superfluité des viandes s'évanouissant par transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'être hommes. Il se tût alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au village prendre un léger repas, suivant la coutume des Heros de Philosophie.

## TROISIÈME ENTRETEN

*sur les Sciences secretes.*

**A** P R E S avoir dîné , nous retour-  
nâmes au labyrinthe. J'étois rê-  
veur , & la pitié que j'avois de l'extra-  
vagance du Comte , de laquelle je ju-  
geois bien qu'il me feroit difficile de le  
guerir , m'empêchoit de me divertir  
de tout ce qu'il m'avoit dit , autant que  
j'aurois fait , si j'eusse esperé de le ra-  
mener au bon sens. Je cherchois dans  
l'Antiquité quelque chose à lui ope-  
ser , où il ne pût repondre ; car de lui  
alleguer les sentimens de l'Eglise , il  
m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à  
l'ancienne religion de ses Peres les Phi-  
losophes ; & de vouloir convaincre un  
Cabaliste par raison , l'entreprise étoit  
de longue halene : outre que je n'avois  
garde de disputer contre un homme de

qui je ne sçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit, que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, auxquels il avoit substitué les Sylphes, & les autres Peuples Elémentaires, pouvoit être refuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite partout de Diabes, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne sçavois pas si dans les principes de sa Cabale, le Comte n'attribueroit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle; je crus qu'il seroit à propos de lui faire expliquer à fond ce qu'il en pensoit.

Il me donna lieu de le mettre en matière, lorsqu'avant que de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voila qui est assez beau, dit-il, & ces statuës font un assez bon effet. Le Cardinal, repartis-je, qui les fit

apporter ici , avoit une imagination peu digne de son grand genie. Il croyoit que la plûpart de ces figures rendoient autrefois des Oracles : & il les avoit achetées fort cher , sur ce pied-là. C'est la maladie de bien des gens , reprit le Comte. L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolâtrie très criminelle ; puisque l'on conserve avec tant de soin , & qu'on tient si précieux les idoles dont l'on croit que le Diable s'est autrefois servi pour se faire adorer. O Dieu ! ne sçaura-t-on jamais dans le monde , que vous avez dès la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds : & que vous tenez les Demons prisonniers sous la terre , dans le tourbillon de tenebres ? Cette curiosité si peu loüable, d'assembler ainsi ces pretendus organes des Demons , pourroit devenir innocente

cente, mon fils, si l'on vouloit se laisser persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges de tenebres de parler dans les Oracles.

Je ne crois pas, interrompis-je, qu'il fût aisé d'établir cela parmi les Curieux; mais il le feroit peut-être parmi les esprits forts. Car il n'y a pas long-tems qu'il a été décidé dans une Conference faite exprès sur cette matiere, par des Esprits du premier Ordre; que tous ces prétendus Oracles n'étoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etoient-ce, dit le Comte, les Mahometans envoyés en Ambassade vers votre Roy, qui tinrent cette Conference, & qui deciderent ainsi cette Question? Non, Monsieur; repondis-je. De quelle Religion sont donc

ces Messieurs-là , repliqua-t-il , puisqu'ils ne comptent pour rien l'Écriture Divine qui fait mention en tant de lieux , de tant d'Oracles differens ? & principalement des Pythons , qui faisoient leur residence , & qui rendoient leurs reponses dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu ? Je parlai , repliquai-je de tous ces ventres discoureurs , & je fis remarquer à la Compagnie que le Roi Saül les avoit bannis de son Royaume , où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort , duquel la voix eût l'admirable puissance de ressusciter Samuël à sa priere & à sa ruine. Mais ces sçavans Hommes ne laisserent pas de decider qu'il n'y eût jamais d'Oracles.

Si l'Écriture ne les touchoit pas , dit le Comte , il falloit les convaincre.

par toute l'Antiquité ; dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de Vierges enceintes de la destinée des mortels , lesquelles enfantoient les bonnes ou les mauvaises aventures de ceux qui les consultoient. Que n'alléguez-vous Chrysofome , Origene & OEcumenius , qui font mention de ces Hommes divins , que les Grecs nommoient *Engastrimandres* , de qui le ventre Prophétique articuloit des Oracles si fameux. Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Ecriture & les Peres , il falloit mettre en avant ces Filles miraculeuses , dont parle le Grec Pausanias , qui se changeoient en colombes , & sous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Dodonides* : ou bien vous pouviez dire à la gloire de votre Nation , qu'il y eût jadis dans la Gaule

des Filles illustres qui se métamorphofoient en toutes figures , au gré de ceux qui les consultoient , & qui , outre les fameux Oracles qu'elles rendoient , avoient un empire admirable sur les flots , & une autorité salutaire sur les plus incurables maladies.

On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes , lui dis-je. Est-ce que l'antiquité les rend suspectes , reprit-il ? Vous n'aviez qu'à leur alléguer les Oracles qui se rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du monde , lui dis-je ? A Paris , repliqua-t-il. A Paris , m'écriai-je ! Oüi à Paris , continua-t-il. Vous êtes Maître en Israël , & vous ne sçavez pas cela ? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau , ou dans des bassins ; & les Oracles aériens dans des miroirs &

sur la main des Vierges? Ne recouvre-t-on pas ainsi des chapelets perdus & des montres dérobées? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des Pais lointains, & ne voit-on pas les absens? Hé, Monsieur! que me contez-vous là, lui dis-je? Je vous raconte, reprit-il, ce que je suis sûr qui arrive tous les jours, & dont il ne seroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne crois pas cela, Monsieur, repartis-je: les Magistrats feroient quelque exemple d'une action si punissable, & on ne souffriroit pas que l'idolâtrie... Ah que vous êtes prompt, interrompit le Comte! Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela: & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité. S'il reste encore quelque

vestige parmi le Peuple de la redoutable puissance des noms Divins ; seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât , & qu'on perdît le respect & la reconnoissance qu'on doit au grand nom AGLA , qui opere toutes ces merveilles , lors même qu'il est invoqué par les ignorans , & par les pecheurs : & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles ; vous n'aviez qu'à exalter votre imagination & votre foi : & vous tournant vers l'Orient crier à haute voix , Ag . . . . Monsieur, interrompis-je , je n'avois garde de faire cet espece d'argument , à d'aussi honnêtes gens que le sont ceux avec qui j'étois ; ils m'eussent pris pour phanatique : car assurément ils n'ont point de foi en tout cela ; & quand j'eusse sçû l'opération

Cabalistique dont vous me parlez , elle n'eût pas réuissi par ma bouche ; j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien , bien , dit le Comte , si vous n'en avez pas , nous vous en ferons venir. Cependant si vous aviez crû que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : Vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que *Celius Rhodiginus* dit qu'il a vû lui-même , rendu sur la fin du siècle passé , par cet homme extraordinaire qui parloit & prédisoit l'avenir par le même organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu , répondis-je , citer *Rhodiginus* ; la citation eût été pédantesque , & puis on n'eût pas manqué de me dire que cet homme étoit sans doute un demoniaque.

On eût dit cela très monacalement.

reprit-il, Monsieur, interrompis-je, malgré l'aversion Cabalistique que je vois que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à-fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'étoit pas le Demon qui parloit en eux. Car enfin les Peres & les Theologiens . . . . Car enfin, interrompit-il, les Theologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la sçavante Sambethé, la plus ancienne des Sibyles étoit fille de Noé? Hé? qu'importe, repris-je. Plutarque, repliqua-t-il, ne dit-il pas que la plus ancienne Sibyle fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit, que Sambahé logeoit dans son sein, n'étoit donc pas un Diable, ni son Apollon un faux Dieu, puisque l'idolâtrie

ne commença que long-tems après la division des langues : & il seroit peu vrai-semblable d'attribuer au Pere de mensonge les livres sacrés des Sibyles , & toutes les preuves de la veritable Religion , que les Peres en ont tirées. Et puis , mon enfant , continua-t-il en riant , il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibyle , ni d'accuser ce sçavant Personnage d'avoir mis en paralelle un grand Prophete & une malheureuse Energumene. Car , ou David fortifie le témoignage de la Sybille , ou la Sybille affoiblit l'autorité de David. Je vous prie , Monsieur , interrompis-je , reprenez votre serieux.

Je le veux bien , dit-il , à condition que vous ne m'accuserez pas de l'être trop. Le Demon , à votre avis , est-il jamais divisé de lui-même & est-il

quelquefois contre ses intérêts? Pourquoi non, lui dis-je? Pourquoi non, dit-il? Parce que celui que Tertulien a si heureusement & si magnifiquement appellé la Raison de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'est jamais divisé de lui-même. Il s'ensuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses intérêts. Il s'ensuit donc que si les Oracles ont parlé contre les intérêts du Demon, ce n'étoit pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon, lui dis-je, de rendre témoignage à la vérité, & de parler contre lui-même? Mais, reprit-il, si Dieu ne l'y a pas forcé. Ah! en ce cas-là, repliquai-je, vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc, poursuivit-il, & pour proceder invinciblement & de

bonne foi , je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Eglise raportent : quoiquè je sois persuadé de la vénération que vous avez pour ces grands Hommes. Leur Religion , & l'intérêt qu'ils avoient à l'affaire , pourroit les avoir prevenus , & leur amour pour la vérité pourroit avoir fait , que la voyant assez pauvre & assez nuë dans leur siècle , ils auroient emprunté , pour la parer , quelque habit & quelque ornement du mensonge même : ils étoient hommes , & ils peuvent par consequent , suivant la maxime du Poëte de la Synagogue , avoir été témoins infideles.

Je vais donc prendre un homme qui ne peut être suspect en cette cause : Payen , & Payen d'autre espece que Lucrece ou Lucien , ou les Epicu-

riens , un Payen infatué qu'il est des Dieux & des Demons sans nombre , superstitieux outre mesure , grand Magicien , ou soit disant , tel , & par conséquent grand Partisan des Diables ; c'est Porphire. Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il rapporte.

## O R A C L E.

*Il y a au-dessus du feu céleste une Flamme incorruptible , toujours étincellante , source de la vie , fontaine de sous les êtres , & principe de toutes choses. Cette Flamme produit tout , & rien ne périt que ce qu'elle consume Elle se fait connoître par elle-même ; ce feu ne peut être contenu en aucun lieu ; il est sans corps & sans matiere ; il environne les Cieux , & il sort de lui une petite étincelle qui fait tout le feu du Soleil , de la Lune & des Etoiles. Voila ce que je sçai de Dieu : ne cherche pas à en sçavoir davantage ; car cela passe ta portée , quelque*

*Sage*

*Sage que tu sois. Au reste , sçache que l'homme injuste & méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse ni excuse ne peuvent rien déguiser à ses yeux pénétrans. Tout est plein de Dieu : Dieu est partout.*

Vous voyez bien , mon fils , que cet Oracle ne sent pas trop son Démon. Du moins , répondis-je , le Démon y fort assez de son caractère : en voici un autre , dit-il , qui prêche encore mieux.

ORACLE.

*Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable , ou d'en être touché ; il ne sera point consumé par ce feu si doux , dont la chaleur tranquille & paisible , fait la liaison , l'harmonie & la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu , qui est Dieu même.*

Partie I.

G

*Personne ne l'a engendré, il est sans mere, il sçait tout, & on ne lui peut rien apprendre : il est inébranlable dans ses desseins, & son nom est ineffable. Voila ce que c'est que Dieu ; car pour nous, qui sommes ses Messagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.*

Hé bien ! que dites-vous de celui-là ? Je dirois de tous les deux, repliquai-je, que Dieu peut forcer le Pere du mensonge à rendre témoignage à la Verité. En voici un autre reprit le Comte, qui va vous lever ce scrupule.

## O R A C L E.

*Helas Trepieds ! pleurez, & faites l'Oraison funebre de votre Apollon ; IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ÉTEINT ; parce que la lumiere de la Flamme Céleste le fait éteindre.*

Vous voyez bien, mon enfant, que qui que ce puisse être qui parle

dans ces Oracles , & qui explique si  
 bien aux Payens l'Essence , l'Unité ,  
 l'Immensité , l'Eternité de Dieu ; il  
 avouë qu'il est mortel , & qu'il n'est  
 qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est  
 donc pas le Demon qui parle , puis-  
 qu'il est immortel , & que Dieu ne le  
 forceroit pas à dire qu'il ne l'est point.  
 Il est arrêté que Satan ne se divise  
 point contre lui-même. Est-ce le  
 moyen de se faire adorer que de dire  
 qu'il n'y a qu'un Dieu ? Il dit qu'il est  
 mortel : depuis quand le Diable est-il  
 si humble que de s'ôter même les qua-  
 lités naturelles ? Vous voyez donc ,  
 mon fils , que si le principe de celui qui  
 s'appelle par excellence le Dieu des  
 Sciences , subsiste ; ce ne peut être le  
 Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Demon, lui dis-je,  
 ou mentant de gayeté de cœur , quand

il se dit mortel, ou disant vrai par force, quand il parle de Dieu: à quoi donc votre Cabale attribuëra-t-elle tous les Oracles que vous soutenez qui ont effectivement été rendus? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Cicéron & Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant, dit le Comte: graces à la sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point là. Comment! repliquai-je, tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire? Ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point ici, continua-t-il, & il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple; cet homme, chez Tacite, qui aparoissoit en songe aux Prêtres d'un temple d'Hercule, en Arménie, & qui leur commandoit de

lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse. Jusques-là , ce pourroit être l'exhalaison : mais quand ces coureurs revenoient le soir tous outrés & les carquois vuides de flèches , & que le lendemain on trouvoit autant de bêtes mortes dans la forêt , qu'on avoit mis de fleches dans les carquois ; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas être l'exhalaison qui faisoit cet effet. C'étoit encore moins le Diable : car ce feroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique du malheur de l'ennemi de Dieu , de croire qu'il lui fut permis de se divertir à courir la biche & le lievre.

A qui donc la sacrée Cabale , lui dis-je , attribue-t-elle tout cela ? Attendez , repondit-il. Avant que je vous decouvre ce mystere , il faut que je guérisse bien votre esprit de la préven-

vention où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaison ; car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristote , Plutarque & Cicéron ; Vous pouviez encore citer Jamblique ; qui , tout grand esprit qu'il étoit , fût quelque tems dans cette erreur , qu'il quitta pourtant bien-tôt , quand il eût examiné la chose de près dans le livre des mysteres.

Pierre d'Apone , Pomponace , Eevinius , Sirenus , & Lucilio Vanino , sont ravis encore d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces prétendus esprits forts ; qui , quand ils parlent des choses divines , disent plutôt ce qu'ils desireroient , que ce qu'ils connoissent ; ne veulent pas avouer rien de sur-humain dans les Oracles , de peur de reconnoître quelque chose au-dessus de l'homme.

*Ils ont peur qu'on leur fasse une échelle pour monter jusqu'à Dieu , qu'ils craignent de connoître par les degrés des créatures spirituelles : & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour descendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creusent la terre, & au lieu de chercher dans des êtres supérieurs à l'homme , la cause de ces transports qu'il élèvent au-dessus de lui-même , & le rendent d'une manière de divinité ; ils attribuent foiblement à des exhalaisons impuissantes cette force de pénétrer dans l'avenir , de découvrir les choses cachées , & de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence Divine.*

*Telle est la misère de l'homme , quand l'esprit de contradiction & l'humeur de penser autrement que les autres le possèdent ! Bien loin de parve-*

air à ses fins , il s'enveloppe & s'entra-  
ve. Ces libertins ne veulent pas assu-  
jettir l'homme à des substances moins  
matérielles que lui , & ils l'assujettis-  
sent à une exhalaison : & sans conside-  
rer qu'il n'y a nul rapport entre cette  
chimérique fumée & l'ame de l'hom-  
me , entre cette vapeur & les choses  
futures , entre cette cause frivole &  
ces effets miraculeux ; il leur suffit d'être  
singuliers pour croire qu'ils sont rai-  
sonnables. C'est assez pour eux de nier  
les esprits & de faire les esprits forts.

La singularité vous déplaît donc  
fort , Monsieur , interrompis-je ? Ah !  
mon fils , me dit-il , c'est la peste du  
bon sens , & la pierre d'achopement  
des plus grands esprits. Aristote , tout  
grand Logicien qu'il est , n'a scû évi-  
ter le piège où la fantaisie de la singu-  
larité mène ceux qu'elle travaille aussi

violamment que lui ; il n'a scû éviter, dis-je, de s'embarasser & de se couper. Il dit dans le livre de la génération des Animaux & dans ses Morales, que l'esprit & l'entendement de l'homme lui vient de dehors, & qu'il ne peut nous venir de notre pere : & par la spiritualité des opérations de notre ame, il conclut qu'elle est d'une autre nature que ce composé matériel qu'elle anime, & dont la grossiereté ne fait qu'offusquer les spéculations, bien loin de contribuer à leur production. Aveugle Aristote, puisque selon vous, notre composé matériel ne peut être la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaison puisse être la cause des pensées sublimes, & de l'effort que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles. Vous voyez bien,

mon enfant , que cet esprit fort se coupe , & que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste , Monsieur , lui dis-jé , ravi de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens , & esperant que sa folie ne seroit pas un mal incurable ; Dieu veuille que . . . .

Plutarque , si solide d'ailleurs , continua-t-il en m'interrompant , fait pi-sié dans son dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes qu'il ne refoud point. Que ne repond-il donc à ce qu'on lui dit ? Que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport , tous ceux qui aprochent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entouffrasme ; & non pas une seule fille , encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre. De plus cette exhalaison est

une cause naturelle & nécessaire qui doit faire son effet régulièrement & toujours ; pourquoi cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte ? Et ce qui presse le plus , pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines ? Est-elle moins terre qu'elle n'étoit ? Reçoit-elle d'autres influences ? A-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves ? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature ?

J'admire Pomponace , Lucile , & les autres libertins , d'avoir pris l'idée de Plutarque , & d'avoir abandonné la manière dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Cicéron & Aristote , comme il étoit homme de fort bon sens , & ne sçachant que conclure de tous ces Oracles , après une ennuyeuse irrésolution , il s'étoit fixé que cette exhalaison , qu'il

croyoit qui sortoit de la terre , étoit un esprit très divin : ainsi il attribuoit à la divinité ces mouvemens & ces lumières extraordinaires des Prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est, dit-il, une haleine & un esprit très divin & très saint.* Pomponace , Lucile , & les Athées modernes ne s'accoutument pas de ces façons de parler qui supposent la Divinité. Ces exhalaisons , disent-ils étoient de la nature des vapeurs qui infestent les Atrabilaires , lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas. Mais Fernel refute assez bien ces impies , en prouvant que la bile , qui est une humeur peccante , ne peut causer cette diversité de langues , qui est un des plus merveilleux effets de la considération , & une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement , quand  
il

il a souscrit à Pfellus , & à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre sainte Philosophie. Ne sçachant où prendre les causes de ces effets si surprénans , il a fait comme les femmes & les Moines , & les a attribués au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer , lui dis-je ? Il y a long-tems que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a très-bien marqué , me dit-il , & il eût bien fait de s'en tenir là. Cette maniere irréguliere de s'expliquer par un organe indécent , n'étant pas assez grave & assez digne de la Majesté des Dieux , dit ce Payen , & ce que les Oracles di-  
soient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme ; ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie , qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux & l'homme ; auxquelles

on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine , & qui n'approche pas de la grandeur divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens & les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens , & ceux-ci de Joseph le Sauveur , & des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hebreux apelloient ces substances qui sont entre l'Ange & l'Homme , *Sadaim* ; & les Grecs transposant les sillabes & n'ajoutant qu'une lettre , les ont appellés Daimonias. Ces Demons sont chez les anciens Philosophes , une gent aérienne , dominante sur les Elémens , mortelle , engendrante , méconnue dans ce siècle par ceux qui recherchent peu la vérité dans son ancienne demeure ; c'est à dire , dans la Cabale & dans

la Theologie des Hebreux , lesquels avoient pardevers eux l'Art particulier d'entretenir cette nation aërienne , & de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous voila , je pense , encore revenu à vos Sylphes , Monsieur , interrompis-je. Oüi , mon fils , continuait-il. Le Theraphim des Juifs n'étoit que la cérémonie qu'il falloit observer pour ce commerce : & ce Juif Michas , qui se plaint dans le Livre des Juges qu'on lui a enlevé ses Dieux , ne pleure que la perte de la petite Statuë dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel déroba à son pere étoit encore un Theraphim. Micas ni Laban ne sont pas repris d'idolâtrie , & Jacob n'eût eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre , ni d'en épouser la fille : ce

n'étoit qu'un commerce de Sylphes , & nous sçavons par tradition que la Synagogue tenoit ce commerce permis , & que l'Idole de la femme de David n'étoit que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les Peuples Elémentaires ; car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eût pas souffert l'idolâtrie dans sa maison.

Ces Nations Elémentaires , tant que Dieu négligea le salut du monde en punition du premier peché , prenoient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles sçavoient de Dieu ; à leur montrer à vivre moralement ; à leur donner des conseils très sages & très utiles : tels qu'on voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du monde , & voulut

devenir lui-même son Docteur, ces petits Maîtres se retirèrent. De là vint le silence des Oracles.

Il résulte donc de tout votre discours, Monsieur, repartis-je qu'il y a eu assurément des Oracles, & que c'étoit les Sylphes qui les rendoient & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondiens, reprit le Comte. Si cela est, Monsieur, repliquai-je, tous vos Peuples Elémentaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoi donc, dit-il? Hé peut-on rien voir de plus fripon, poursuivis-je, que toutes ces reponses à double sens, qu'ils donnoient toujours. Toujours, reprit-il? Ha! non pas toujours. Cette Sylphide qui aparut à ce Romain en Asie, & qui lui prédit qu'il y reviendrait

un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscurément? Et Ta-eite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avoit été prédite? Cette inscription & ces Statuës fameuses, dans l'Histoire d'Espagne, qui apprirent au malheureux Roi Rodrigue que sa curiosité & son incontinence seroient punies par des hommes habillés & armés de même qu'elles l'étoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne & y regneroient long-tems. Tout cela pouvoit-il être plus clair, & l'événement ne le justifia-t-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détrôner ce Roi effeminé? Vous en sçavez l'Histoire: & vous voyez bien que le Diable, qui, depuis le regne du Messie, ne dispose pas des empires; n'a pas pû être auteur de cet Oracle: & que ç'a été assurément

quelque grand Cabaliste qui l'avoit appris de quelque Salamandre des plus sçavans. Car , comme les Salamandres aiment fort la chasteté , ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais , Monsieur , lui dis-je , trouvez-vous bien chaste & bien digne de la pudeur Cabalistique , cet Organe hétéroclite dont ils se servoient pour prêcher leur Morale ? Ah ! pour cette fois , dit le Comte en riant , vous avez l'imagination blessée , & vous ne voyez pas la raison Physique , qui fait que le Salamandre enflammé se plaît naturellement dans les lieux les plus ignées , & est attiré par . . . . J'entens , j'entens , interrompis-je , ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quant à l'obscurité de quelques Oracles , poursuivit-il serieusement , que vous appelez friponnerie , les tenebres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité ? Dieu ne se plaît-il pas à se cacher de leur voile sombre , & l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfans , la Divine Ecriture n'est-elle pas envelopée d'une adorable obscurité , qui confond & fait égarer les superbes autant que sa lumiere guide les humbles ?

Si vous n'avez que cette difficulté , mon fils , je ne vous conseille pas de differer d'entrer en commerce avec les Peuples Elémentaires. Vous les trouverez très honnêtes gens , sçavans , bienfaisans , craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans votre figure ; ce

qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le Mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres ; car vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant, que Venus regarde d'un sextil. Or Jupiter préside à l'air & aux Peuples de l'air. Toutes fois il faut consulter votre cœur là-dessus ; car, comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, & les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connoître plus sûrement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination, afin que nous procédions à votre alliance avec les Peuples Élémentaires qui vous plairont le mieux. Monsieur, re-

pondis-je, cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette reponse, me dit-il, mettant la main sur mon épaule. Consultez murement cette affaire, surtout avec celui qui se nomme par excellence l'Ange du grand Conseil : allez vous mettre en priere, & j'irai demain chez vous à deux heures après-midy.

Nous revinmes à Paris ; je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées & les Libertins : je n'ai jamais ouï si bien raisonner ni dire des choses si hautes & si solides pour l'Existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte serieux & continuel de celui de qui nous tenons & qui nous conserve notre être. J'étois surpris du caractère

de cet homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit être tout à la fois si fort & si foible, si admirable & si ridicule,



## QUATRIÈME ENTRETIEN.

*sur les Sciences secretes.*

**J'**ATTENDIS chez moi Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant; Hé bien, mon fils, me dit-il, pour quelle espèce de Peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres ou des Gnomes, des Nymphes ou des Sylphides? Je n'ai pas encore tout-à-fait résolu ce mariage, Monsieur, repartis-je. A quoi tient-il donc, reprit-il? Franchement, Monsieur, lui dis-je, je ne puis guérir mon imagination; elle me représente toujours ces prétendus hôtes des Elémens comme des Tiercelets de Diables.

O

O Seigneur , s'écria-t-il , dissipez , ô Dieu de lumière , les ténèbres que l'ignorance & la perverse éducation ont repandu dans l'esprit de cet Eleu que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses ! Et vous , mon fils , ne fermez pas le passage à la vérité qui veut entrer chez vous : soyez docile. Mais non , je vous dispense de l'être ; car aussi-bien est-il injurieux à la vérité de lui préparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer , & entrer où elle veut , malgré toute la résistance du mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui opposer ? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les Elémens , telles que je les ai dépeintes ?

Je n'ai pas examiné , lui dis-je , s'il y a de l'impossibilité dans la chose même ; si un seul Elément peut fournir du

*Partie I.*



sang , de la chair & des os ; s'il y peut avoir un tempérament sans mélange ; & des actions sans contrariété : mais supposé que Dieu ait pu le faire , quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait ?

Vouslez-vous en être convaincu tout à l'heure , reprit-il , sans tant de façons. Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan : vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont , & ce que je vous en ai appris. Non pas cela , Monsieur , s'il vous plaît , m'écriai-je brusquement ; differez , je vous en conjure , cette espece de preuve , jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens-là ne sont pas ennemis de Dieu ; car jusques-là j'aimerois mieux mourir que de faire tort à ma conscience de . . .

Voilà , voilà l'ignorante & la fautive piété de ces tems malheureux , ir.

interrompit le Comte d'un ton de co-  
 lere. Que n'efface-t-on donc du Ca-  
 landrier des Saints le plus grand des  
 Anachorettes ? Et que ne brûle-t-on  
 ses statues ? C'est grand dommage  
 qu'on n'insulte à ses cendres yénéra-  
 bles , & qu'on ne les jette au vent,  
 comme on feroit celles des malheu-  
 reux qui sont accusés d'avoir eu com-  
 merce avec les Demons. S'est-il avisé  
 d'exorciser les Sylphes ? Et ne les a-t-il  
 pas traités en hommes ? Qu'avez-vous  
 à dire à cela , Monsieur le scrupuleux ,  
 vous , & tous vos Docteurs miséra-  
 bles ? Le Sylphe qui discourtoit de sa  
 nature à ce Patriarche , à votre avis ,  
 étoit-ce un Tiercelet de Demon ? Est-  
 ce avec un Livre que cet homme in-  
 comparable conféra de l'Evangile ? Et  
 j'accuserez-vous d'avoir profané les  
 Mysteres adorables, en s'en entretenant

avec un Phantôme ennemi de Dieu ? Athanase & Jérôme font donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos Sçavans , d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitoit les Diables si humainement. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable , il falloit ou cacher l'avanture , ou retrancher la prédication en esprit , ou cette apostrophe si pathétique que l'Anachorete , plus zelé & plus crédule que vous , fait à la ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une créature ayant part , comme il l'affuroit , à la Redemption aussi-bien que nous ; & si cette aparition est , à leur avis , une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint dont ils écrivent la vie ; Etes-vous raisonnable de vouloir être plus sçavant qu'Athanase & Jérôme , & plus saint que le divin

Antoine ? Qu'eussiez-vous dit à cet homme admirable, si vous aviez été du nombre des dix milles Solitaires à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage & plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au saint Abbé que toute son aventure n'étoit qu'une pure illusion, & vous eussiez dissuadé son Disciple Athanase de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie & au sens commun. N'est-il pas vrai ?

Il est vrai, lui dis-je, que j'eusse été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase & Jérôme n'avoient garde, reprit-il d'en dire davantage; car ils n'en sçavoient que cela, & quand ils auroient tout sçû, ce qui ne peut être si on n'est

des nôtres , ils n'eussent pas divulgué témérairement les secrets de la Sagesse.

Mais pourquoi , repartis-je , ce Sylphe ne proposa-t-il pas à saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'hui ? Quoi , dit le Comte en riant , le mariage ? Ha ! c'eût été bien à propos ? Il est vrai , repris-je , qu'apparemment le bon-homme n'eût pas accepté le parti. Non sûrement , dit le Comte ; car c'eût été tenter Dieu de se marier à cet âge-là , & de lui demander des enfans. Comment , repris-je , est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans ? Pourquoi donc , dit-il , est ce qu'il est jamais permis de se marier pour une autre fin ? Je ne pensois pas , répondis-je , qu'on prétendit lignée , & je croyois seulement que tout cela n'a-

boutissoit qu'à immortaliser les Sylphides.

Ha ! vous aviez tort , poursuivit-il , la charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides ; mais la nature fait qu'ils desirent de les voir fécondes. Vous verrez , quand vous voudrez , dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde , s'il n'avoit que de ces familles , & s'il n'y avoit pas des enfans de peché. Qu'appelez-vous enfans de peché , Monsieur , interrompis-je.

Ce sont , mon fils , continua-t-il , ce sont tous les enfans qui naissent par la voye ordinaire ; enfans conçus par la volonté de la chair , non pas par la volonté de Dieu ; enfans de colere & de malédiction ; en un mot , enfans de l'homme & de la femme. Vous

avez envie de m'interrompre ; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oüü, mon enfant ; sçachez que ce ne fût jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme eussent des enfans comme ils en ont. Le dessein du très sage Ouvrier étoit bien plus noble ; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si le misérable Adam n'eût pas desobéi grossièrement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve ; & qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du Jardin de voluptés , de toutes les beautés, des Nymphes & des Sylphides ; le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits , qu'ils peuvent passer pour des monstres auprès des enfans des Philosophes.

Quoi, Monsieur, lui dis-je, vous croyez, à ce que je vois, que le crime

d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme ? Quoi , mon fils , repart le Comte , êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre ? Ha ! sçachez que la langue sainte use de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi quand Salomon disoit , je veux monter sur la palme , & j'en veux cueillir les fruits ; il avoit un autre apétit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges consacrent , & dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant , n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément , l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le

goût & la bouche d'Eve ne font point punis , & qu'elle accouche avec douleur ; il connoît que ce n'est pas le goût qui est criminel ; & découvrant quel fut le premier peché par le soin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps , il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliés par cette lâche voye. O Adam ! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toi , ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé ! quel expédient avoit-il , interrompis-je , pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuses. Obéir à Dieu , repliqua-t-il , ne toucher qu'aux Nymphes , aux Gnomes , aux Sylphides ou aux Salamandres. Ainsi il n'eût vû naître que des Heros,

& l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de tems en tems qu'on vît des enfans nés de la sorte qu'il l'avoit projeté? On a donc vû quelquefois, Monsieur, lui dis-je, de ces enfans des Elémens? Et un Licencié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Augustin, S. Jérôme, & Gregoire de Nazianze, s'est donc mépris en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons, qu'il nommoit Hyphialtes.

Lactance a mieux raisonné, reprit

le Comte , & le solide Thomas d'Aquin a sçavamment résolu , que non-seulement ces commerces peuvent être féconds , mais que les enfans qui en naissent sont d'une nature bien plus genereuse & plus héroïque. Vous lirez en effet , quand il vous plaira , les hauts faits de ces hommes puissans & fameux , que Moyse dit qui sont nés de la sorte ; nous en avons les Histoires pardevers nous dans le Livre des guerres du Seigneur , cité au vingt troisieme chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde feroit , si tous ces habitans ressembloient , par exemple , à Zoroastre.

Zoroastre , lui dis-je , qu'on dit qui est l'auteur de la Necromance ? C'est lui-même , dit le Comte , de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'être fils du Salamandre

dre Oromasis , & de Vesta , femme de Noé. Il vécut douze cent ans le plus sage Monarque du monde , & puis fut enlevé par son pere Oromasis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas , lui dis-je , que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la region du feu ; mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire , reprit le Comte ; tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'être les peres putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes ; mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis ; il fut aimé de Vesta , femme de Noé. Cette Vesta étant morte fut le génie tutélaire de Rome : & le feu sacré , qu'elle vou-

loit que des Vierges conservassent avec tant de soin , étoit en l'honneur du Salamandre , son Amant. Outre Zoroastre il naquit de leur amour une fille d'une rare beauté , & d'une sagesse extrême; c'étoit la divine Egerie , de qui Numa Pompilius reçût toutes ses loix. Elle obligea Numa , qu'elle aimoit , de faire bâtir un Temple à Vesta , sa mere , où on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromasis. Voilà la vérité de la Fable , que les Poëtes & les Historiens Romains ont contée de cette Nymphé Egerie. Guillaume Postel , le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires , a sçû que Vesta étoit femme de Noé ; mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Vesta ; & n'ayant pas lû les livres secrets de l'ancienne

Cabale dont le Prince de la Mirande acheta si chèrement un exemplaire : il a confondu les choses , & a crû seulement qu'Egerie étoit le bon Genie de la femme de Noé. Nous aprenons dans ces livres , qu'Egerie fut conçûe sur l'eau , lorsque Noé étoit sur les flots vengeurs qui inondoient l'Univers : les femmes étoient alors reduites à ce petit nombre , qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique , que ce second pere du monde avoit bâtie , ce grand homme gémissant de voir le châtiment épouvantable dont le Siegneur punissoit les crimes causés par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve ; voyant qu'Adam avoit perdu sa postérité en preferant Eve aux filles des Elémens , & en l'ôtant à celui des Salamandres ou des Sylphes qui eût scû se faire aimer à elle. Noé , dis-je ,

devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta, sa femme, se donnât au Salamandre Oromafis, Prince des substances ignées, & persuada ses trois enfans de ceder aussi leur trois femmes aux Princes des trois autres Elémens. L'Univers fut en peu de tems repeuplé d'hommes si héroïques, si sçavans, si beaux, si admirables, que leur postérité, ébloüie de leurs vertus, les a pris pour des Divinités. Un des enfans de Noé, rebelle au conseil de son pere, ne pût résister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve; mais comme le peché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ses descendans, le peu de complaisance que Cham eût pour les Sylphes marqua toute sa noire postérité. De là vient, disent nos Cabalistes, le

tein horrible des Ethiopiens , & de tous ces Peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride , en punition de l'ardeur profane de leur pere.

Voilà des traits bien particuliers , Monsieur , dis-je , admirant l'égarement de cet homme , & votre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux , reprit-il gravement , & sans elle écriture , histoire , fable & nature sont obscurs , & inintelligibles. Vous croyez , par exemple , que l'injure que Cham fit à son pere , soit telle qu'il semble à la lettre ; vraiment c'est bien autre chose. Noé sorti de l'Arche , & voyant que Vesta , sa femme , ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis , redevint passionné pour elle. Cham , craignant

que son pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que les Ethiopiens , prit son tems un jour que le bon Vieillard étoit plein de vin , & le châtra fans misericorde. Vous riez ?

Je ris du zele indiscret de Cham , lui dis-je. Il faut plutôt admirer , reprit le Comte , l'honnêteté du Salamandre Oromafis , que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrâce de son rival. Il aprit à son fils Zoroastre , autrement nommé Japhet , le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité : Japhet prononça six fois , alternativement avec son frere Sem , marchant à reculons vers le Patriarche , le nom redoutable J A B A M I A H ; & ils restituèrent le Vieillard en son entier. Cette Histoire mal entendüe a fait dire aux Grecs , que le plus vieux des Dieux

avoit été châtré par un de ses enfans : mais voilà la vérité de la chose. D'où vous pouvez voir combien la morale des Peuples du feu est plus humaine que la nôtre , & même plus que celle des Peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalousie de ceux-ci est cruelle , comme le Divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte , & qui a été vûë de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe , avec qui une Nymphe étoit entrée en commerce d'immortalité , fut assez malhonnête homme pour aimer une femme ; comme il dînoit avec sa nouvelle Maîtresse & quelques-uns de ses amis , on vit en l'air la plus belle cuisse du monde ; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidelle , afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme.

Après quoi la Nymphé indignée le fit mourir sur l'heure.

Ha ! Monsieur , m'écriai-je , cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes si délicates. Je confesse , reprit-il , que leur délicatesse est un peu violente. Mais si on a vû parmi nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures , il ne faut pas s'étonner que ces Amantes si belles & si fidèles s'emportent quand on les trahit ; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes , dont elles ne peuvent souffrir les défauts , & qu'elles nous permettent d'en aimer parmi elles autant qu'il nous plaît. Elles préfèrent l'intérêt & l'immortalité de leur Compagnes à leur satisfaction particuliere ; & elles sont bien-aïses que les Sages donnent à leur republicue autant d'enfans

immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin , Monsieur , repris je , d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites ? Il y en a grand nombre , mon enfant , poursuivit-il ; mais on n'y fait pas reflexion , ou on n'y ajoute point de foi , ou enfin on les explique mal , faute de connoître nos principes. On attribüë aux Demons tout ce qu'on devoit attribuer aux Peuples des Elémens. Un petit Gnome se fait aimer à la célèbre Magdelaine de la Croix , Abbessë d'un Monastere à Cordouë en Espagne ; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans , & ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un Directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin , & l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est im-

possible que ce fût un Demon ; car toute l'Europe a sçû , & Cassiodorus Renius a voulu apprendre à la postérité le miracle qui se faisoit tous les jours en faveur de la sainte Fille ; ce qui apparemment ne fût pas arrivé , si son commerce avec le Gnome eût été si diabolique que le vénérable Directeur l'imaginait. Ce Docteur-là eût dit hardiment , si je ne me trompe , que le Sylphe , qui s'immortalisoit avec la jeune Gertrude , Religieuse du Monastere de Nazareth au Diocèse de Cologne , étoit quelque Diable. Assurément , lui dis-je , & je le crois aussi. Ha ! mon fils , poursuivit le Comte en riant. Si cela est , le Diable n'est guères malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans , & lui écrire les billets doux , qui furent trouvés dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la région de la mort des occupations plus tristes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de pureté; mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite Live, que Romulus étoit fils de Mars; les esprits forts disent; c'est une fable; les Theologiens; il étoit fils d'un Diable incube: les Plaisans; Mademoiselle Sylvia avoit perdu ses gans, & elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les lui avoit volés. Nous, qui connoissons la Nature, & que Dieu a apellés de ces tenebres à son admirable lumiere; nous sçavons que ce Mars prétendu étoit un Salamandre, qui, épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros, qui après avoir fondé la superbe

Ville , fut enlevé par son pere dans un char enflammé , comme Zoroastre le fut par Oromafis.

Un autre Salamandre fut pere de Servius Tullius; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu , trompé par la ressemblance : & les ignorans en ont fait le même jugement que du pere de Romulus. Le fameux Hercule , l'invincible Alexandre étoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connoissant pas cela , ont dit que Jupiter en étoit le pere : ils disoient vrai ; car , comme vous avez appris , ces Sylphes , Nymphes , & Salamandres s'étant érigés en Divinités , les Historiens , qui les croyoient tels , apelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naissoient.

Tel fut le divin Platon , le plus divin Apollonius Thianeus , Hercule ,  
Achille ,

Achille, Sarpedon, le pieux Enée, & le fameux Melchisedech; car savez-vous qui fut le pere de Melchisedech? Non vraiment, lui dis-jé; car S<sup>t</sup> Paul ne le sçavoit pas. Dites donc qu'il ne le disoit pas, reprit le Comte, & qu'il ne lui étoit pas permis de révéler les Mystères Cabalistiques; il sçavoit bien que le pere de Melchisedech étoit Symphe, & que ce Roi de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de sacrifier de ce Pontife étoit la même que sa cousine Egerie apporta au Roi Numa, aussi-bien que l'adoration d'une souveraine Divinité sans image & sans statue: à cause de quoi les Romains devenus Idolâtres quelques tems après, brûlerent les saints Livres de Numa, qu'Egerie avoit dictés. Le premier Dieu des Romains étoit le vrai Dieu, leur Sa

crifice étoit le véritable , ils offroient du pain & du vin au souverain Maître du monde ; mais tout cela se pervertit ensuite. Dieu ne laissa pas pourtant , en reconnoissance de ce premier culte , de donner à cette Ville , qui avoit reconnu sa souveraineté , l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchisedech . . . .

Monfieur , interrompis-je , je vous prie , laissons-là Melchisedech , le Sylphe qui l'engendra , sa cousine Egerie , & le Sacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées , & vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches ; car j'ai oûi dire à un Docteur , à qui on demandoit ce qu'étoient devenus les compagnons de cette espece de Satyre qui aparut à saint Antoine , & que vous avez nommé Sylphes que

tous ces gens-là sont morts presentement. Ainsi les Peuples Elémentaires pourroient bien être péris, puisque vous les avoüez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu, repartit le Comte avec émotion, je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui décide si sottement ce qu'il ignore. Dieu le confonde & tous ses semblables. D'où a-t-il appris que les Elémens sont déserts, & que tous ces Peuples merveilleux sont anéantis. S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires, & n'attribuer pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimérique théorie qu'il s'est fait de la Nature; il trouveroit en tout tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que diroit votre Docteur à cette Histoire authentique arrivée depuis peu en Espagne ? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol , vécut trois ans avec lui , en eût trois beaux enfans , & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un Diable ? La savante réponse ! Selon quelle Physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme , concevoir , enfanter , allaiter ? Quelle preuve y a-t-il dans l'Ecriture de cet extravagant pouvoir que vos Theologiens sont obligés en cette rencontre de donner au Demon ? Et quelle raison vrai-semblable leur peut fournir leur foible Physique. Le Jesuite Dotrio , comme il est de bonne foi , raconte naïvement plusieurs de ces aventures , & sans s'embarasser de raisons Physiques , se tire d'affaire , en disant que ces Sylphides étoient des De-

mons : tant il est vrai que vos plus grands Docteurs n'en sçavent pas plus bien souvent que les simples femmes ! Tant il est vrai que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux , & qu'épaisissant les ténèbres qui environnent sa Majesté redoutable , il habite une lumière inaccessible , & ne laisse voir ses vérités qu'aux humble de cœur. Apprenez à être humble , mon fils , si vous voulez pénétrer ces ténèbres sacrées qui environnent la vérité. Apprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puissance dans la Nature , depuis que la pierre fatale les a renfermés dans le puit de l'Abîme. Apprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les événemens extraordinaires ; & quand les causes naturelles manquent , recourez à Dieu & à ses

saints Anges , & jamais aux Demons qui ne peuvent plus rien que souffrir ; autrement vous blasphemeriez souvent sans y penser. Et vous attribueriez au Diable l'honneur des plus merueilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit, par exemple , que le divin Apollonius Thianus fût conçu sans l'opération d'aucun homme , & qu'un des plus hauts Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mere : vous diriez que ce Salamandre étoit un Demon ; & vous donneriez la gloire au Diable , de la génération d'un des plus grands hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophiques.

Mais , Monsieur , interrompis-je , cet Apollonius est réputé parmi nous pour un grand Sorcier , & c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà , reprit le

Comte, un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à la nourrice des contes de Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en font pas crûs, s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend le langage des oiseaux; il est vû en même jour en divers endroits du monde; il disparoit devant l'Empereur Domitien qui veut le faire makhaitot; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephese en une assemblée de tout l'Asie, jusqu'à cette même heure on tue le Tyran à Rome. Il est question de juger cet homme; la nourrice dit, c'est un Sorcier. Saint Jérôme & Saint Justin, le Mar-

tyr , disent que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jérôme, Justin, & nous Cabalistes, serons des visionnaires ; & la femmellette l'emportera. Hé ! que l'ignorant périsse dans son ignorance ; mais vous, mon enfant, sauvez-vous du naufrage.

Quand vous lirez que le célèbre Merlin naquit sans l'opération d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roi de la grande Bretagne ; & qu'il prédisoit l'avenir plus clairement qu'un Tyresse ; ne dites pas avec le peuple qu'il étoit fils d'un Demon incube, puisqu'il n'y en eût jamais ; ni qu'il prophétisoit par l'art des Demons, puisque le Demon est la plus ignorante de toutes les creatures, suivant la sainte Cabale. Dites, avec les Sages, que la Princesse Anglaise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe

qui eût pitié d'elle , qui prit soin de la divertir , qui seût lui plaire , & que Merlin , leur fils , fût élevé par le Sylphe en toutes les sciences , & aprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves , de dire que le Diable est leur pere ; & ayez meilleure opinion du Sylphe , que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux , traîné par un Cygne , qui y étoit attaché avec une chaîne d'argent. Ce Sylphe , après avoir eu plusieurs enfans de l'heritiere de Cleves , repartit un jour en plein midi à la vûe de tout le monde , sur son Navire aérien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs , qui les oblige à l'ériger en Demon ?

Mais ménagerez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan ?

Et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une généalogie diabolique? Que direz-vous de leur mere celebre? Je crois, Monsieur, interrompis-je, que vous m'allez faire les contes de Melusine. Ha! si vous me niez l'Histoire de Melusine, reprit-il, je vous donne gagné; mais si vous la niez, il faudra brûler les Livres du grand Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits differens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine étoit une Nymphé, & il faudra démentir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou, pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué, toutes les fois que ses descendans étoient menacés de quelque disgrâce, ou que quelque Roi de France devoit mourir extraordinairement, de paroître en deuil sur

la grande tour du Château de Lusignan, qu'elle avoit fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphé, ou qui sont alliés de sa Maison; si vous vous obstinez à soutenir que ce fût un Diable.

Pensez-vous, Monsieur, lui dis-je, que ces Seigneurs aiment mieux être originaires des Sylphes? Ils l'aime-  
roient mieux sans doute, repliqua-t-il, s'ils sçavoient ce que je vous aprens, & ils tiendroient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connoî-  
troient, s'ils avoient quelque lumière de Cabale, que cette sorte de généra-  
tion étant plus conforme à la maniere dont Dieu entendoit au commence-  
ment que le monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heu-  
reux, plus vaillans, plus sages, plus

renommés, & plus benis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres de descendre de ces creatures si parfaites, si sages, & si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou de quelque infame Aсмодée?

Monseigneur, lui dis-je, nos Theologiens n'ont garde de dire que le Diable soit pere de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable est un esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Gregoire de Nicee, l'esprit le Comte, ne dit pas cela. Il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis, repliquai-je; mais il arrive, disent nos Docteurs, que... Ha! ne dites pas, interrompit le Comte, ne dites pas ce qu'ils disent, où vous diriez comme eux une sottise

sottise très sale & très mal-honnête. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé là ? Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure , & comme ils ont pris plaisir de poster des farfadets aux embouches , pour profiter de l'oisive brutalité des Solitaires , & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux , dont ils noircissent l'illustre memoire par une si vilaine origine. Apellent-ils cela philosopher ? Est-il digne de Dieu , de dire qu'il ait cette complaisance pour le Demon , de favoriser ces abominations ; de leur accorder la grace de la fécondité qu'il a refusée à de grands Saints , & de récompenser ces saletés en créant pour ces embriions d'iniquité , des ames plus héroïques , que pour ceux qui ont été formés dans la chasteté d'un mariage

*Partie I.*

M

légitime ? Est-il digne de la Religion de dire , comme font vos Docteurs , que le Demon peut , par ce détestable artifice , rendre enceinte une Vierge durant le sommeil , sans préjudice de sa virginité ; ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin , d'ailleurs Auteur très solide , & qui sçavoit un peu ce Cabale , s'oublie assez lui-même pour conter dans son sixième *Quodlibet* , d'une fille couchée avec son pere , à qui il fait arriver même aventure que quelques Rabins hérétiques disent qui avint à la fille de Jeremie , à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste Bensyrah , en entrant dans le bain après le Prophete. Je ju rerois que cette impertinence a été imaginé par quelque . . .

Si j'osois , Monsieur , interrompre votre déclamation , lui dis-je , je vous

avoüerois , pour vous apaiser , qu'il seroit à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution dont les oreilles pures , comme les vôtres , s'offensassent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoi la question est fondée.

Bon expédient , reprit le Comte. Hé ! le moyen de nier des choses constantes ? Mettez-vous en la place d'un Theologien à fourrure d'hermine , & supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous comme à l'Oracle de sa Religion . . . .

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye , dit le Comte. Je vous demande pardon , Monsieur , lui dis-je , vous jugez bien , au nom de ce Seigneur , que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit

point : prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine, dit-il, je vais me rendre invisible. Ha! Monsieur, m'écriai-je, trêve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entens pas raillerie là-dessus. Quelle ignorance, dit le Comte en riant & haussant les épaules, de ne sçavoir pas, que pour être invisible il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière! Il passa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra presqu'en même tems dans ma chambre : je lui demande pardon si je ne lui parlai pas de mon aventure.



CINQUIÈME ENTRETEN.

*sur les Sciences secretes.*

**L**E grand Seigneur étant sorti , je trouvai , en venant de le reconduire , le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage , me dit-il , que ce Seigneur , qui vient de vous quitter , sera un jour des 72. Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle ; car sans cela il seroit un grand Sujet pour la sainte Cabale ; il a l'esprit profond , net , vaste , sublime , & hardi. Voilà la figure de Geomance que je viens jeter pour lui , durant que vous parliez ensemble : je n'ai jamais vû des points plus heureux , & qui marquassent une ame si belle ; voyez cette *Mere* , <sup>a</sup> quelle magnanimité elle lui donne. Cette <sup>b</sup> *Fille* lui pro-

<sup>a</sup> <sup>b</sup> *Termes de la Geomance.*

curera la pourpre : je lui veux mal & à la fortune de ce qu'elles ôtent à la Philosophie un Sujet , qui peut-être vous surpasseroit. Mais où en étions-nous quand il est venu ?

Vous me parliez , Monsieur , lui dis-je , d'un Bien-heureux que je n'ai jamais vû dans le Calendrier Romain; il me semble que vous l'avez nommé *Danhuzerus* : Ha ! je m'en souviens , reprit-il , je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs , & de suposer que l'heureux *Danhuzerus* vient vous découvrir sa conscience , & vous dit :

M O N S I E U R , je viens de de-là les monts , au bruit de votre science; j'ai un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphé qui tient là sa Cour: mille Nymphes la servent , presqu'aussi

belle qu'elle ; des hommes très bien faits , très sçavans , & très honnêtes gens viennent là de toute la terre habitable ; ils aiment ces Nymphes , & en sont aimés ; ils y mènent la plus douce vie du monde ; ils ont de très beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuisent à personne ; ils espèrent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne ; je plus à la Nymphé Reine : elle se rend visible , me montre sa charmante Cour. Les Sages qui s'aperçoivent qu'elle m'aime , me respectent presque comme leur Prince ; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs & à la beauté de la Nymphé ; elle me conte son martyre , n'oublie rien pour toucher mon cœur , & me remontre enfin qu'elle mourra si je ne veux l'aimer , & que , si je l'ai-

me , elle me fera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon esprit , & les attraits de la Nymphe m'ont gagné le cœur ; je l'aime , j'en ai des enfans de grande espérance ; mais au milieu de ma félicité je suis troublé quelquefois par le ressouvenir que l'Eglise Romaine n'approuve peut-être pas trop tout cela. Je viens à vous ; Monsieur , pour vous consulter , qu'est-ce que cette Nymphe , ces Sages , ces Enfans , & en quel état est ma conscience. Ça , Monsieur le Docteur , que repondriez - vous au Seigneur Danhuzerus ?

Je lui dirois , repondis-je ; Avec tout le respect que je vous dois , Seigneur Danhuzerus , vous êtes un peu phanatique ; ou bien votre vision est un enchantement ; vos enfans & vo-

tre Maîtresse sont des Lutins ; vos Sages sont des foux , & je tiens votre conscience très cautérisée.

Avec cette reponse , mon fils , vous pourriez mériter le bonnet de Docteur ; mais vous ne meriteriez pas d'être reçu parmi nous , reprit le Comte avec un grand soupir. Voilà la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'hui. Un pauvre Sylphe n'oseroit se montrer qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin ; une Nymphe ne peut travailler à devenir immortelle , sans passer pour un Phantôme impur : & un Salamandre n'ose paroître de peur d'être pris pour un Diable , & les pures flammes qui le composent , pour le feu d'Enfer qui l'accompagne partout. Ils ont beau , pour dissiper ces soupçons si injurieux , faire le signe de la Croix quand ils paroissent , flé-

chir le genouil devant les noms divins , & même les prononcer avec reverence. Toutes ces précautions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon , Monsieur , lui dis-je , vous croyez que ces Sylphes sont gens fort devots ? Très devots , repondit-il , & très zelés pour la Divinité. Les discours excellens qu'ils nous font de l'Essence divine , & leurs prieres admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prieres aussi , lui dis-je , j'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire , repartit-il , & afin de ne vous en point raporter de suspecte , & que vous puissiez me soupçonner d'avoir été fabriquée ; écoutez celle que le Salamandre , qui

repondoit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre raporte; elle contient une sublime Theologie: & vous verrez par là qu'il ne tenoit pas à ces sages Creatures, que le monde n'adorât le vrai Dieu.

Oraison des Salamandres.

**I**MMORTEL, Eternel, ineffable & Sacré Pere de toutes choses, qui es porté sur le Chariot roullant sans cesse, des Mondes qui tournent toujours. Dominateur des Campagnes éthériennes, où est élevé le thrône de ta Puissance, du haut duquel tes Yeux redoutables découvrent tout; & tes belles & saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes enfans que tu as aimé dès la naissance des Siècles; car ta dorée, & grande & éternelle Majesté respandit au dessus du monde & du Ciel des Etoilles; tu es élevé sur elles, ô feu étincillant.

Là tu t'allumes & t'entretiens toi-même par ta propre splendeur ; & il sort de ton Essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini. Cet esprit infini produit toutes choses , & fait ce tresor inépuisable de matière , qui ne peut manquer à la génération qui l'environne toujours , à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte , & dont tu l'as remplie au commencement. De cet esprit tirent aussi leur origine ces Rois très saints qui sont debout autour de ton Trône , & qui composent ta Cour , ô Pere universel ! ô Unique ! ô Pere des Bien-heureux mortels & immortels ! Tu as créé en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée , & à ton Essence adorable. Tu les a établies supérieures aux Anges qui annoncent au Monde tes volontés. Enfin tu nous as créé une troisième sorte de Souverains dans les Eléments.

*mens. Notre continuel exercice est de te louer & d'adorer tes desirs. Nous brûlons du désir de te posséder. O Pere! ô Mere la plus tendre des Meres! ô l'Exemplaire admirable des sentimens de la tendresse des Meres! ô Fils la fleur de tous les Fils! ô Forme de toutes les Formes! Ame, Esprit, Harmonie, & Nombre de toutes choses.*

Que dites-vous de cette Oraison des Salamandres? N'est-elle pas bien sçavante, bien élevée, & bien devote? Et de plus bien obscure, repondis-je: je l'avois ouïe paraphraiser à un Prédicateur qui prouvoit par là que le Diable, entr'autres vices qu'il a, est surtout grand hypocrite. Hé bien, s'écria le Comte, quelle ressource avez-vous donc, pauvres Peuples Elémentaires? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Esprit, des Intelligences assistantes,

des Anges , des Cieux. Vous faites des prieres admirables, & les enseignez aux hommes ; & après tout , vous n'êtes que Lutins hypocrites !

Monfieur , interrompis-je , vous ne faites pas plaifir d'apoftropher ainfi ces gens-là. Hé bien , mon fils , reprit-il , ne craignez pas que je les appelle ; mais que votre foibleffe vous empêche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Helas ! où est la femme à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce , & qui ne tremblât pas à l'afpect d'un Sylphe ? Où est l'homme qui ne fuit pas de les voir , s'il fe pique un peu d'être homme de bien ? Trouvons-nous , que très rarement ,

un honnête homme qui veuille de leur familiarité ? Et n'y a-t-il que des débauchés , ou des avarés , ou des ambitieux , ou des fripons qui recherchent cet honneur , qu'ils n'auront pourtant jamais , VIVE DIEU , parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Que deviennent donc , lui dis-je , tous ces Peuples volans ; maintenant que les gens de bien sont si préoccupés contr'eux ? Ha ! le bras de Dieu , dit-il , n'est point raccourci , & le Démon ne retire pas tout l'avantage qu'il esperoit de l'ignorance & de l'erreur qu'il a répandu à leur préjudice ; car outre que les Philosophes , qui sont en grand nombre , y remédient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à-fait aux femmes ; Dieu a permis à tous ces Peuples , d'user de tous les innocens

artifices dont ils peuvent s'aviser pour converser avec les hommes à leur insçu. Que me dites-vous là , Monsieur, m'écriai-je ? Je vous dis vrai , poursuivit-il. Croyez - vous qu'un chien puisse avoir des enfans d'une femme ? Non , repondis-je. Et un singe , ajouta-t-il ? Non plus , repliquai-je. Et un ours , continua-t-il ? Ni chien , ni ours , ni singe , lui dis-je , cela est impossible sans doute : contre la nature , contre la raison , & le sens commun. Fort bien , dit le Comte ; mais les Rois des Goths ne sont-ils pas nés d'un ours & d'une Princesse Suédoise ? Il est vrai , repartis-je , que l'Histoire le dit. Et les Pegusiens & Syoniens des Indes , repliqua-t-il , ne sont-ils pas nés d'un chien & d'une femme ? J'ai encore là cela , lui dis-je. Et cette femme Portugaise , continua-t-il , qui étant expo-

fée en une Ile deserte, eût des enfans d'un grand singe ? Nos Theologiens, lui dis-je, repondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bêtes . . . . Vous m'allez encore alléguer ; interrompit le Comte, les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes que les Sylphes, voyant qu'on les prend pour des Demons quand ils paroissent en forme humaine ; pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainsi à la bizarre foiblesse des femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, & qui n'ont pas tant pour un chien ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde ; mais j'ai à vous

apprendre un plus grand secret.

Scachez , mon fils , que tel croit être fils d'un homme , qui est fils d'un Sylphe. Tel croit être avec sa femme qui , sans y penser , immortalise une Nymphé. Telle femme pense embrasser son mari , qui tient entre ses bras un Salamandre ; & telle fille jureroit à son reveil qu'elle est Vierge , qui a eu durant son sommeil un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Demon & les ignorans sont également abusés.

Quoi ! le Demon , lui dis je , ne sçauroit-il reveiller cette fille endormie , pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel. ? Il le pourroit , repliqua le Comte , si les Sages n'y mettoient ordre ; mais nous aprenons à tous ces Peuples les moyens de lier les Demons , & de s'oposer à leur

effort. Ne vous disois-je pas l'autre jour que les Sylphes & les autres Seigneurs des Elémens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous le Diable, leur grand ennemi, les inquiéteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'insceu des filles.

Je ne puis, repartis-je, admirer assez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les Puissances de l'air, aident quelquefois les amoureux à parvenir à ce qu'ils desirent. La chose va donc tout autrement; les Puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent en leurs amours. Vous l'avez dit, mon fils, poursuivit le Comte, le Sage donne secours à ces pauvres Peuples, sans lui trop malheureux & trop foibles pour pouvoir résister au Diable; mais aussi quand un

Sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le nom puissant **Н Е Н - М А Н М И Н А Н** , & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux **Е Л И А Э Л** ; toutes Puissances des ténèbres prennent la fuite , & le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'amant d'une Demoiselle de Seville ; l'Histoire en est connue. La jeune Espagnole étoit belle ; mais aussi cruelle que belle. Un Cavalier Castillan , qui l'aimoit inutilement , prit la résolution de partir un matin sans rien dire , & d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe trouvant la belle à son gré , fut d'avis de prendre ce tems , & s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui aprit pour se défendre des traverses , que le Diable,

envieux de son bonheur, eût pû lui  
 fusciter ; il va voir la Demoiselle sous la  
 forme de l'amant éloigné : il se plaint ,  
 il soupire , il est rebuté. Il presse , il  
 sollicite , il persevere : après plusieurs  
 mois il touche , il se fait aimer , il  
 persuade , & enfin il est heureux. Il  
 naît de leur amour un fils dont la nais-  
 sance est secrete , & ignorée des pa-  
 rens par l'adresse de l'amant aérien.  
 L'amour continuë , & il est béni d'u-  
 ne deuxième grossesse. Cependant le  
 Cavalier guéri par l'absence , revient  
 à Seville , & impatient de revoir son  
 inhumaine , va au plus vîte lui dire ,  
 qu'enfin il est en état de ne plus lui dé-  
 plaire , & qu'il vient lui annoncer qu'il  
 ne l'aime plus.

Imaginez , s'il vous plaît , l'étonne-  
 ment de la fille , sa reponse , ses pleurs ,  
 ses reproches , & tout leur dialogue

surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux : il le nie ; que leur enfant commun est en tel lieu , qu'il est pere d'un autre qu'elle porte. Il s'obstine à defavouer. Elle se desole , s'arrache les cheveux : les parens accourent à ses cris ; l'amante desesperée continuë ses plaintes & ses invectives ; on vérifie que le Gentilhomme étoit absent depuis deux ans ; on cherche le premier enfant : on le trouve , & le second naquit en son terme.

Et l'amant aërien , interrompis-je , quel personnage jöüoit-il durant tout cela ? Je vois bien , repondit le Comte , que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné sa Maîtresse à la rigueur des parens , ou à la fureur des Inquisiteurs ; mais il avoit une raison de se plaindre d'elle : elle n'étoit pas assez devote ; car quand ces Messieurs se

sont immortalisés , ils travaillent sérieusement , & vivent fort saintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne , à laquelle ils se sont alliés , vive avec une innocence exemplaire , comme on voit dans cette fameuse aventure d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de sa femme , qu'il aimoit passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût , & s'alla présenter au jeune homme affligé , disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécutent ensemble plusieurs années , & firent de très beaux enfans. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assez hom,

me de bien pour retenir la sage Sylphide ; il juroit & disoit des paroles malhonnêtes. Elle l'avertit souvent ; mais voyant que ses remontrances étoient inutiles , elle disparut un jour , & ne lui laissa que ses jupes & le repentir de n'avoir pas voulu suivre les saints conseils. Ainsi vous voyez , mon fils , que les Sylphes ont quelquefois raison de disparaître ; & vous voyez que le Diable ne peut empêcher , non plus que les fantasques caprices de vos Theologiens , que les Peuples des Elémens ne travaillent avec succès à leur immortalité quand ils seront secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne foi , Monsieur , repris-je , êtes-vous persuadé que le Demon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles ? Ennemi mortel , dit le Comte , surtout des Nymphes,

phes, des Sylphes & des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas si fort; parce que, comme je crois vous avoir appris, ces Gnomes effrayés des hurlemens des Diables, qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir risque d'être ainsi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes & les Demons, leurs voisins, ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le delivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa

*Partie I.*

O

vie durant certain tems , ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte : ainsi le Diable , le méchant qu'il est , par l'entremise de ce Gnome , fait devenir mortelle l'ame de cet homme , & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment , Monsieur , m'écriai-je , ces pactes , à votre avis , desquels les Demonographes racontent tant d'exemples , ne se font point avec le Demon ? Non sûrement , reprit le Comte. Le Prince du monde n'a-t-il pas été chassé dehors ? N'est-il pas renfermé ? N'est-il pas lié ? N'est-il pas la terre maudite & damnée , qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême & Archetype distillateur ? Peut-il monter dans la region de la lumiere , & y répandre ses ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne

peut qu'inspirer aux Gnomes , qui sont  
ses voisins , de venir faire ces proposi-  
tions à ceux d'entre les hommes , qu'il  
craint le plus qui soient sauvés , afin  
que leur ame meure avec le corps.

Et selon vous , ajoutai-je , ces ames  
meurent ? Elles meurent , mon enfant ,  
repondit-il. Et ceux qui font ces pactes-  
là ne sont point damnés , poursuivi-  
vis-je ? Ils ne le peuvent être , dit-il ;  
car leur ame meurt avec le corps. Ils  
sont donc quittes à bon marché , re-  
pris-je , & ils sont bien légèrement pu-  
nis d'avoir fait un crime si énorme que  
de renoncer à leur Baptême , & à la  
mort du Seigneur.

Appelez-vous , repartit le Comte ,  
être légèrement puni que de rentrer  
dans les noirs abîmes du néant ? Sça-  
chez que c'est une plus grande peine  
que d'être damnés ; qu'il y a encore un

reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pecheurs dans l'Enfer ; que c'est une grande grace de ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer ; c'est ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand ils les rassemblent , pour leur faire entendre quel tort ils se font de preferer la mort à l'immortalité , & le néant à l'esperance de l'éternité bien - heureuse , qu'ils seroient en droit de posseder , s'ils s'allioient aux hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient , & nous les marions à nos filles.

Vous évangelisez donc les Peuples souterrains , Monsieur , lui dis - je ? Pourquoi non , reprit-il ? Nous sommes leurs Docteurs aussi-bien que des Peuples du feu , de l'air , & de l'eau ;

& la charité Philofophique fe repand indifferemment fur tous ces enfans de Dieu. Comme ils font plus subtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils font plus dociles & plus capables de difcipline, & ils écoutent les vérités divines avec un refpect qui nous ravit.

Il doit être en effet raviffant, m'écriai-je en riant, de voir un Cabalifte en chaire prôner à tous ces Messieurs-là. Vous en aurez le plaifir, mon fils, quand vous voudrez, dit le Comte, & fi vous le defirez, je les assemblerai dès ce foir, & je les prêcherai fur le minuit. Sur le minuit, me récriai-je, j'ai oïi dire que c'est là l'heure du Sabbath. Le Comte fe prit à rire; vous me faites fouvenir là, dit-il, de toutes les folies que les Démonographes racontent fur ce chapitre de leur ima-

ginaire Sabath. Je voudrois bien , pour la rareté du fait , que vous les crussiez aussi. Ha ! pour les contes du Sabath , repris-je , je vous assure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien , mon fils , dit-il ; car , encore une fois , le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du genre humain , ni de pactiser avec les hommes : moins encore de s'en faire adorer , comme le croient les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire ; c'est que les Sages , comme je viens de vous dire , assemblent les Habitans des Elémens , pour leur prêcher leurs mysteres & leur morale ; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossiere , comprend les horreurs du néant , & consent qu'on l'immortalise ; on lui donne une fille , on le ma-

rie , la nôce se célèbre avec toute la réjouïſſance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce ſont là ces danſes & ces cris de joye qu'Ariſtote dit qu'on entendoit dans certaines Iſles , où pourtant on ne voyoit perſonne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples ſouterrains ; à ſa première ſemonce Sabafius , le plus ancien des Gnomes , fut immortalifé : & c'eſt de ce Sabafius qu'a pris ſon nom cette aſſemblée , dans laquelle les Sages lui ont adreſſé la parole tant qu'il a vécu , comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu les ehoſes , & ont pris occaſion de faire là-deſſus mille contes impertinens , & de décrier une aſſemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Eſtre.

Je n'eusse jamais imaginé , lui dis-je , que le Sabbath fût une assemblée de devotion. C'en est pourtant une , répartit-il , très sainte & très Cabalistique ; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siècle injuste ; on s'entête d'un bruit populaire , & on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire , les sots en sont plutôt crus. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimeres que l'on s'est forgées , & donner des preuves manifestes du contraire : quelque expérience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé , s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrit en faux , l'expérience & la démonstration n'ont plus de force , & il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce-

chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le regne de votre Pepin , de convaincre le monde que les Elémens sont habités par tous ces Peuples dont je vous ai décrit la nature. L'expédient dont il s'avisa , fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'air à tout le monde ; ils le firent avec magnificence : on voyoit dans les airs ces creatures admirables en forme humaine , tantôt rangées en bataille , marchant en bon ordre , ou se tenant sous les armes , ou campées sous des pavillons superbes : tantôt sur des Navires aériens d'une structure admirable , dont la flotte volante voguoit au gré des Zephirs. Qu'arriva-t-il ? Pensez-vous que ce siècle igno-

rant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux ? Le Peuple crût d'abord que c'étoit des Sorciers qui s'étoient emparés de l'air pour y exciter des orages , & pour faire grêler sur les moissons. Les Sçavans , Theologiens & Jurisconsultes furent bien-tôt de l'avis du peuple : les Empereurs le crurent aussi , & cette ridicule chimere alla si avant , que le sage Charlemagne , & après lui Louïs le Debonnaire , imposèrent de grièves peines à tous ces prétendus Tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes , voyant le Peuple , les Pedans , & les Têtes couronnées même se gendarmer ainsi contr'eux , résolurent , pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flôt-

te innocente , d'enlever des hommes de toutes parts , de leur faire voir leurs belles femmes , leur republique , & leur gouvernement , & puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avoient projeté. Le peuple , qui voyoit descendre ces hommes , y accouroit de toutes parts , prevenu que c'étoit des Sorciers qui se detachotent de leurs compagnons pour venir jeter des venins sur les fruits & dans les fontaines , suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations , entraînoit ces innocens au supplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit perir par l'eau & par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres , on vit à Lyon descendre de ces Navires aériens , trois hommes & une femme ;

toute la Ville s'assemble alentour , crie qu'ils sont Magiciens , & que Grimoald , Duc de Bennevent , ennemi de Charlemagne , les envoie pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire , pour leur justification , qu'ils sont du pais même ; qu'ils ont été enlevés depuis peu par des hommes miraculeux , qui leur ont fait voir des merveilles inouïes & les ont priés d'en faire le recit. Le peuple entêté n'écoute point leur défense , & il alloit les jeter dans le feu , quand le bon-homme Agobard , Evêque de Lyon , qui avoit aquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville , accourut au bruit , & ayant ouï l'accusation du peuple , & la défense des accusés ; prononça gravement que l'une & l'autre étoient fausses. Qu'il n'étoit pas vrai que ces hommes fussent

sent descendus de l'air , & que ce qu'ils disoient y avoir vû , étoit impossible.

Le peuple crut plus à ce que disoit son bon pere Agobard qu'à ses propres yeux , s'apaisa ; donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes , & reçût avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avoit donnée : ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant , comme ils échaperent au supplice , ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû : ce qui ne fut pas tout-à fait sans fruit ; car , s'il vous en souvient bien , le siècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques ; ce qui marque que la femme , qui avoit été chez les Sylphes , trouva créance parmi les Dames de ce tems.

*Partie I.*

P

là, & que, par la grace de Dieu, beaucoup de Sylphes s'immortaliserent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles par le recit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la Philosophie; & de là sont venuës toutes ces Histoires des Fées que vous trouvez dans les legendes amoureuses du siècle de Charlemagne & des suivans. Toutes ces Fées prétenduës n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avez-vous lû ces Histoires des Heros & des Fées? Non, Monsieur, lui dis-je.

J'en suis fâché, reprit-il; car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le monde. Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces Palais & ces bois enchantés, & tout

ce qu'on y voit de charmantes aventures : ce n'est qu'une petite idée de la vie que mènent les Sages , & de ce que le monde sera quand ils y feront regner la Sagesse. On n'y verra que des Heros , le moindre de nos enfans fera de la force de Zoroastre , Apollonius , ou Melchisedech , & la plupart seront aussi accomplis que les enfans qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eût point peché avec elle.

Ne m'avez-vous pas dit , Monsieur , interrompis-je , que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve eussent des enfans , qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides , & qu'Eve ne devoit penser qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il est vrai , dit le Comte , ils ne devoient pas faire des enfans par la voye qu'ils en firent. Votre Cabale , Monsieur , con-

tinuai-je , donne donc quelque invention à l'homme & à la femme de faire des enfans autrement qu'à la methode ordinaire ? Assurément , reprit-il. Hé , Monsieur , poursuivis - je , aprenez-la moi donc , je vous en prie. Vous ne la sçavez pas d'aujourd'hui , s'il vous plaît , me dit-il en riant. Je veux vanger les Peuples des Elémens , de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétenduë diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de mediter & de déliberer devant Dieu , à quelle espece de Substances Elémentaires il sera plus à propos , pour sa gloire & la vôtre , de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recueillir un peu pour le discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux

Gnomes. Allez-vous , lui dis-je , leur expliquer quelque chapitre d'Averoës? Je crois , dit le Comte , qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela ; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'homme , pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës , après Aristote , a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse ; l'une sur la Nature de l'entendement , & l'autre sur le souverain bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul entendement créé , qui est l'image de l'Incréé , & que cet unique entendement suffit pour tous les hommes ; cela demande explication. Et pour le souverain bien , Averroës dit qu'il consiste dans la conversation des Anges ; ce qui n'est pas assez Cabalistique ; car l'homme , dès cette vie , peut , & est créé pour jouir de Dieu , comme vous entendrez un jour

& comme vous éprouverez , quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain , & me porta le discours qu'il avoit fait aux Peuples souterrains ; il est merveilleux ! Je le donneroïis avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse & moi avons eus avec ce Grand homme , si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit , & ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux dépens des fous. Si je vois qu'on veuille laisser faire à mon livre le bien qu'il est capable de produire ; & qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner credit aux Sciences secretes , sous le pretexte de les tourner en ridicule ; je continuërai à me réjouïr de Monsieur le Comte , & je pourrai donner bien-tôt un autre Tome.

---

---

# L E T T R E

A

MONSEIGNEUR \*\*\*

**M**ONSEIGNEUR,

*Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis , que j'ai crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meilleur des miens , de vous supplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par là à aucune des suites que mon Ami , l'Auteur , s'en promet peut-être ; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez , & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour , pour dire , que son Livre est bon , si vous le trouvez méchant ; mais ce que je desirerois de vous , MONSEIGNEUR , & de quoi je vous prie*

*très humblement ; c'est que vous ayez la bonté de décider un différent que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier, MONSIEUR, & devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférablement aux Docteurs. Voici donc la dispute que j'ai avec mon Ami.*

*J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tout plaisant, qu'il lui a donné, ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, lui ai-je dit, est une Science sérieuse, que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement : il falloit la refuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme sur quelque sujet que ce soit : il est de plus très dangereux de railler en celui-ci, & il est fort à craindre que la devotion ne semble y être interressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joue très mal son rôle ; & s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette Sainteté aparente, & il persuade*

*plus ses visions que toute la plaisanterie , qu'on peut en faire , ne les refute.*

*Mon Ami* repond à cela , avec cette presumption qu'ont les Auteurs quand ils defendent leurs Livres ; *Que si la Cabale est une Science serieuse , c'est qu'il n'y a que des mélancoliques qui s'y adonnent ; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le stile Dogmatique , il s'étoit trouvé si ridicule lui-même de traiter serieusement des sottises , qu'il avoit jugé plus à propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chimeres, qu'on autorise quand on les combat gravement , & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se joüant. Comme il sçait assez bien les Peres, il m'a ablégué là-dessus Tertulien. Vous, qu'il sçavez mieux que lui & moi , jugez , MONSIEUR , s'il l'a cité à faux , Multa sunt risu digna revinci , ne gravitate adorentur. Il dit que Tertulien dit ce beau mot contre les Valentiniens , qui étoient une maniere de Cabaliste très visionnaire.*

Quant à la Devotion qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage , c'est une nécessité inévitable , dit-il , qu'un Cabaliste parle de Dieu ; mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-ci , c'est qu'il est d'une nécessité encore plus inévitable , pour conserver le caractère Cabalistique , de ne parler de Dieu , qu'avec un respect extrême ; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte & les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis , s'ils se laissent enchanter par cette devotion extravagante ; ou si les railleries qu'on en fait , ne levent pas le charme.

Par ces raisons , & par plusieurs autres , que je ne vous rapporterai pas , MONSIEUR , parce que j'ai envie que vous soyez de mon avis , mon Ami prétend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord , s'il vous plaît. Je maintiens qu'il seroit bon de proceder contre les Cabalistes , & contre toutes les Sciences secretes par de serieux & vigoureux argumens. Il dit que la verité est gaye de sa nature , &

qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit : parce qu'un Ancien , que vous connoissez sans doute , dit en quelque lieu , dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette memoire si belle que Dieu vous a donnée ,  
 Convenit veritati ridere , quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences secretes sont dangereuses , si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris , pour en éventer le ridicule mystere , & pour détourner le monde de perdre le tems à leur recherche , en lui en aprenant le plus fin , & lui en faisant voir l'extravagance , Prononcez ,  
 MONSEIGNEUR , voil à nos raisons. Je recevrai votre decision avec ce respect que vous sçavez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très humble & très  
 obéissant serviteur ,

---

---

R E P O N S E  
A L A  
L E T T R E  
D E M O N S I E U R \*\*\*

M O N S I E U R ,

J'ai lû le Comte de Gabalis , & je vous tiendrai compte de l'amitié que vous m'avez faite de me l'envoyer. Personne ne l'avoit encore vû ici; j'ai été bien-aïse de le lire des premiers , pour en faire une nouvelle à mes amis. Ils me sçavent bon gré que je le leur aye communiqué. Quoique nous l'ayons lû & relû ensemble , ils ne sont pas contens; c'est-à-dire , que vous m'en envoyez encore une douzaine d'exemplaires ; ces Messieurs en veulent faire une pièce de cabinet. Au reste vous

me

me faites honneur d'un sçavoir que je n'ai pas; si j'ai lû quelques Livres, ç'a été pour voir les différentes opinions qu'ont les hommes, & non pour en garder quelqu'une; car je ne tiens guère qu'à ce sentiment, qu'à un petit nombre de verités près, toutes choses sont problématique. Ainsi je suis peu propre à décider sur le différent que vous avez avec votre Ami l'Auteur. Cependant, j'ai si peur que vous ne m'alliez faire la guerre, si je vous refuse de dire ce que je pense du Livre, que j'aime mieux vivre en sûreté, au hazard qu'il m'en coûte un jugement bon ou mauvais. Si je le fais bon, ce sera miracle; car vous sçavez: *Omni homo mendax*; s'il est mauvais, vous ferez cause que je l'aurai fait, & je me reserve de le desavoüer quand il me plaira. En tout cas, il sera fait à l'ami, & je n'y

*Partie I.*

Q

épargnerai ni bon sens , ni paroles avec ce que je vous rapporterai que j'ai ouï dire à d'autres. Quand j'invitai la première fois mes Amis à la lecture du Comte de Gabalis , ils me dirent d'abord ; bagatelle , bagatelle de votre Roman ; laissez cela à vos laquais : lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisez , Messieurs , leur dis-je en montrant le titre ; *le Comte de Gabalis , ou Entretiens sur les Sciences secretes*. Ah vraiment , repartirent-ils , voilà qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos Distillateurs qui a déchargé son imagination , dit le Marquis , que vous connoissez tant : il est serieux ; sans doute , dit un autre : mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avois garde de m'y tromper ; je leur promis qu'il les divertiroit. En effet , ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien.

Celui qui lisoit alloit passer au second , quand le Marquis , qui est , ne lui en déplaise , un grand faiseur de Réflexions , le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venoit d'entendre. Il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il , voici un homme qui jouë les Cabalistes ; il aura scû qu'il y a un grand nombre de Grands Seigneurs , & d'autres personnes de tous Etats , entêtés de secrets , les uns d'une maniere & les autres d'une autre ; peut-être aussi a-t-il eu la même maladie : Au moins je ne crois pas mal conjecturer , qu'il va faire découdre bien des Mistères au Comte de Gabalis ; & de la maniere qu'il a commencé de raconter , nous verrons une Comédie qui ne fera pas le pire. Je me recriai sur le mot de Comédie , & je dis au Marquis que je connoissois l'Auteur : j'entens ,

Q 2

me repartit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Misteres de la Cabale, & tourner en ridicules ceux qui ont la folie des secrets; pour cela il a pris le stile des Entretiens, & il me semble que le Comte de Gabalis commence de jouer merveilleusement bien son rôle. Pour moi, je le reconnois pour un véritable Cabaliste, & il me fait penser que si j'étois venu au monde quelques années plutôt, & que j'eusse scû par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliste Suisse Paracelse, comme les Cabalistes sont tous gens genereux; celui-ci n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne, & selon toutes les aparences, il m'auroit salué gravement en langue Françoisise & en accent étranger, à peu près dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être sur-

pris ; mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre , il m'auroit promis merveilles. Nous verrons , poursuivit le Marquis , ce que l'Auteur prendra de son Comte ; mais je n'espère pas d'être fort sçavant à la fin du Livre. Tous les diseurs de secrets sont , comme lui , magnifiques en paroles , & après avoir demandé mille fois discrétion & fidélité pour ce qu'ils ont à dire , on n'apprend à la fin que des secrets vuides , seulement propres à repaître des imaginations vigoureuses & spacieuses ; fou qui s'y laisse prendre , & plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une Comédie de Cabalistes. Et je souhaite , poursuivit-il en s'adressant à moi , que votre Ami l'Auteur se soit aussi bien connu en Caractères , il pourroit beaucoup contribuer à abrégér

Q 3

le Catalogue des fous ; Mais encore , Monsieur , me dit-il , peut-on apprendre le nom de l'Auteur : nous pourrions peut-être mieux juger du Livre ? Les autres se joignirent à Monsieur le Marquis ; ils me firent tous la même demande. Je m'en deffendis jusqu'à ce qu'ils eussent vû tous les Entretiens , & je leur demandai à mon tour un jugement desintereffé pour mon Ami. On reprit le Livre , & on ne discontinua guères qu'on ne l'eût tout lû. Ils en étoient charmés , & le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ses conjectures se trouvoient véritables : il soutint de plus , que c'étoit là le tour qu'il falloit prendre pour jouer les Cabalistes , de faire venir sur la Scène un de l'espèce qui demêle bien ses imaginations. La Catastrophe est que tous ceux qui ressemblent à cet homme sont ridicu-

les comme lui. Cependant un de ces Messieurs fût de votre sentiment pour le stile sérieux , il porta à peu près vos raisons. Pour moi, je suis pour l'Auteur , & je tiens qu'un homme d'esprit qui parlera sérieusement des chimères d'un Visionnaire , imposera toujours à beaucoup de gens en faveur des chimères : & loin qu'il puisse les ruiner par une maniere grave , plus les raisons qu'il portera seront subtiles & fortes , plus elles serviront à faire croire que celui qu'il combat avoit des raisons aussi & qu'elles sont bonnes , puisqu'un homme d'esprit les entreprend de toute sa force. Vous le sçavez ; il est peu de gens d'esprit , & de ceux-là , il n'en est presque point , qui dans la contestation de deux personnes , veüillent se donner la peine d'examiner sérieusement qui des deux a raison ; outre que

On a un penchant horrible à favoriser le parti de ceux qui nous fournissent des doutes sur la Religion & sur les autres vérités qui nous intéressent beaucoup. Au moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eût persuadé beaucoup de gens, si l'Auteur lui eût répondu, comme il le pouvoit, à toutes ces imaginations fantastiques; au lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme lui, qui croiront à ces Peuples Élémentaires & qui leur attribueront tous ces effets qu'il rapporte. Vous auriez ri, si vous aviez entendu l'impertinence qu'un Medecin me dit l'autre jour sur ce que le Comte de Gabalis dit, que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Je lui passerois volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve & toute autre femme auroit pû faire des en-

fans fans que les hommes les euffent touchées ; Car je conçois facilement que puisque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous difféquons , on pourroit composer un breuvage pour faire prendre à la femme , qui feroit descendre l'œuf dans la Matrice , & l'y conserveroit tout de même que la matiere qui la rend féconde. Je l'empêchai d'expliquer plus avant sa sottise , & je vous reponds qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriez pitié peut-être des gens , qui , comme ce Medecin , chercheroient des raisons pour justifier des chimères ; mais moi , je crois qu'on ne sçauroit assez les mortifier. Ce sont ordinairement gens pleins d'orgueil , qui se piquent de rendre raison de toutes choses , & qui apuieront même , pour faire valoir leur esprit , les

opinions les plus absurdes. Il est vrai qu'ils sont déjà bien punis de ne se repaître que de chimères ; mais il y a toujours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leurs visions. Il faut que je vous confesse que je ne scaurois , sans éclater de rire , ou me mettre furieusement en colere , entendre des personnes qui cherchent à se confirmer & à s'assurer dans les sentimens du Comte de Gabalis ; si je dissimule , c'est pour les pousser à bout , & pour voir jusqu'où va l'étendue de leur imagination. Je n'en ai pas trouvé qui prît pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens : les uns en vouloient seulement aux Sylphes , & croyoient véritable leur commerce avec les hommes ; les autres souhaitoient avoir de la poudre solaire de Paracelse ; d'autres , plus timides , en demeuroient seule-

ment au doute, si les Oracles & les exemples de l'Écriture qui sont rapportés étoient bien expliqués par le Comte de Gabalis. Le Medecin ne me parut pas donner dans ces visions. Mais quand je lui entendis dire sa sottise, il me souvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allai mener un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites Maisons; vous sçavez que les Provinciaux sont curieux de voir tout. Un homme d'assez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il eût appris pourquoi nous venions, il nous voulut mener par tous les endroits, & à chacun il nous faisoit l'histoire de la folie de chaque fou: il continua ainsi avec toutes les apparences qu'il avoit le bon sens. A la dernière Chambre qui nous restoit à voir; Messieurs, voilà, nous dit-il, un fou qui croit être Jesus-

Christ : il faut qu'il soit bien fou pour le croire ; car moi, qui suis le Pere Eternel, je n'ai point de Fils comme lui. Ah ! ma foi, me dit alors le Provincial, cet homme a aussi sa folie ; j'en dis de même au Medecin : vous condamnez un tel & un tel de folie ; mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monsieur, que penserez-vous de ceux qui attendent avec impatience le second volume des Entretiens ? Plusieurs, qui ne sçavent pas les liaisons que j'ai avec l'Abbé de Villars, ni qu'il soit Auteur du Livre, m'ont assuré qu'on verroit bien-tôt paroître la suite du Comte de Gabalis, & un de nos Conseillers, après m'avoir dit qu'on parloit de censurer les Entretiens & de les deffendre, ajoûta en bon Politique que si cela étoit, l'Auteur ne balanceroit plus à publier tous ses secrets. A votre avis, le

Con-

Conseiller n'avoit-il pas aussi sa folie d'attendre de nouveaux secrets. Je ne lui répondis rien ; mais je lui ai souhaité depuis , que quelque Italien lui vint excroquer sa bourse en lui promettant des secrets. Ce n'est pas que je ne croye que le Comte de Gabalis aura mille fois plus de vogue si on le défend que si on lui laissoit son sort. Mes bai-fes-mains à Monsieur l'Abbé. Adieu , je suis ,

MONSIEUR ,

*Votre très humble & très  
obéissant Serviteur.*

*Partie I.*

R



